Les Carbonari
ou
Naples en 1821

1833



LES CARBONARI,

OU

NAPLES EN 1821.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

LES CARBONARI,

OU

NAPLES EN 1821,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

AVEC UN CHŒUR DE CARBONARI.

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE HISTORIQUE,

PAR

MICHEL PALMIERI DE MICCICHÈ.

PARIS,

BARBA, DENTU, DELAUNAY,

AU PALAIS-ROYAL.

1833.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

En offrant au public le drame des *Carbonari, ou Naples en* 1821, nous croyons inutile d'appeler son attention sur cette nouvelle production de M. Palmieri, que ses *Souvenirs* ont déjà placé à un rang distingué dans notre littérature. M. Palmieri compte également parmi les hommes dévoués à la grande cause populaire, et la trop rude franchise de ses *ouvrages* a attiré des persécutions, une condamnation sur sa tête. Le drame des *Carbonari* est empreint du même talent et de la même pensée politique. Les lecteurs français y contempleront avec

intérêt un tableau animé de cette vaste institution de la carbonnerie, qui de la Péninsule italienne déborda sur la France, et inspira des craintes si sérieuses à la restauration; ils applaudiront avec plaisir aux succès littéraires d'un étranger (M. Palmieri est Sicilien) qui sait manier notre langue avec tant de pureté et d'aisance.

L. L***

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PIÈCE.

Il y eut dans les années 1821 et 1822, deux ministres de police assassinés en Italie, l'un à Naples, l'autre à Modène; le premier de ces assassinats a été aussi inutile, et conséquemment aussi odieux, que le second légitime et saint, si toutefois ces mots peuvent se trouver d'accord avec l'action d'un meurtre: c'était ici un grand scélérat qu'une ame généreuse, à ses risques et périls, offrait en holocauste à la Divinité.

Ayant déjà donné, sur ce dernier assassinat, d'amples détails dans nos *Pensées et Souvenirs*, nous ne ferons qu'en transcrire une partie.

« Ce n'est pas sans raison que j'ai cité le nom du duc de Modène parmi les princes qui tiennent le premier rang entre les oppresseurs de l'Italie. Je dirai quelques mots, dans le chapitre suivant, je citerai quelques faits qui esquisseront le caractère de ce petit Néron, petit prince d'un petit Etat.

« Tel maître, tel valet. M. Giulio Besini, ci-devant carbonaro, plus tard persécuteur acharné des idées et des opinions libérales, était devenu directeur général de la police, l'ame, l'ami du prince. C'est par son influence et ses rapports que le 15 mai 1822, quarante

jeunes Modenais furent condamnés, neuf à la mort, le reste aux galères (1).

« La nuit de ce même jour, Besini, près de rentrer chez lui, se voit accosté et embrassé par un individu, qui, en levant le bras et le frappant, lui dit : « Tiens, misérable ! » et disparaît. « Je t'ai reconnu, je t'ai reconnu, » s'écria le ministre, qui pensait n'avoir reçu qu'un coup de poing. Il ouvre la porte de son hôtel, monte, et ce n'est que dans le vestibule, au milieu de ses domestiques, que, se sentant piqué à la partie postérieure de son bras, il porta vivement la main vers le côté gauche, sous l'aisselle..... cette main y resta clouée !

« Que l'on juge de la vigueur du coup. Le poignard, en entrant par le côté droit, avait parcouru toute la largeur de la poitrine, et, en sortant de deux ou trois pouces de l'autre côté, y était resté cloué avec la moitié du manche !

« Cet homme aussi avait du courage : il s'arracha le poignard, et tomba mort, en prononçant le nom du jeune Ponzoni.

« Les preuves étaient accablantes pour ce dernier : outre le mot du ministre mourant, vingt témoins, entre autres l'armurier qui le lui avait vendu, reconnaissaient que le poignard lui appartenait. Ponzoni, tout en convenant de ce fait, alléguait pour sa défense que dès long-temps il avait cédé son arme à son ami Morandi, proscrit et absent de Modène, qui, par une

(1) Le nombre des condamnés, dans le seul duché de Modène, s'éleva alors à plus de trois cents. Dans cette première fournée de quarante, le duc désigna, par un décret *avant la prononciation des sentences*, le lieu où les exécutions devaient avoir lieu ; c'était ordonner aux juges dans quel sens il fallait que ces sentences fussent rendues.

singularité du sort, lui ressemblait par sa taille élancée et vigoureuse (1).

« Malgré ses dénégations pourtant, il allait être exécuté, lorsqu'une déclaration (signée par cinq individus, qui assuraient avoir entendu Morandi s'avouer auteur de ce meurtre (vint suspendre l'exécution de Ponzoni. C'est aux soins persévérans, au patriotisme de M. Giannone, actuellement réfugié à Paris, que cette déclaration (apostillée par le prince d'Esthérazy, ambassadeur d'Autriche à Londres) a été due. Econduit sèchement et à plusieurs reprises par les membres de la légation autrichienne, M. Giannone attendit un jour le prince au passage, et il lui dit en le voyant : « Prince, il s'agit de sauver la vie d'un innocent. » Le prince le reçut gracieusement, se fit remettre la pièce, et il mit en bas, de sa main : « *Je certifie la vérité de l'exposé.* »

Ponzoni, après avoir langui huit ans dans les fers, fut mis en liberté par la révolution de l'Italie centrale en 1831, et il vint enfin se réfugier en France, à la suite des évènemens malheureux et connus de cette époque.

Voici maintenant la contre-partie de cet assassinat. Là, un homme généreux immolait un scélérat à sa patrie, aux mânes de ses amis *invengés* ; ici, un esprit infernal, pour assouvir la plus basse des vengeances,

(1) J'ai dit dans mes *Pensées et Souvenirs*, que le jeune Morandi, alors en Grèce, apprenant le danger que courait Ponzoni, s'était hâté de faire parvenir au duc de Modène, une déclaration, où il s'avouait auteur de ce meurtre: j'ai été induit en erreur: jamais cet aveu n'a été fait par Morandi. Ce jeune homme, doué du caractère le plus généreux, a été bien aise d'apprendre que son nom servit de sauve-garde à son ami, et il a laissé courir ces bruits; mais je pense qu'il est tout-à-fait innocent et que le véritable auteur de ce meurtre n'a jamais été connu.

excite, trompe des jeunes gens à tête ardente et sans éducation, et leur fait égorger un homme de bien. Ce misérable-là s'appelle Siniscalchi; le baron Gian-Pietro était le nom de sa victime. J'ai mis à dessein, dans ma pièce, celui du premier en toutes lettres, car j'aime à flétrir le vice partout où je le rencontre : les noms des autres personnages du drame sont tous supposés; aucun des membres des familles Ruffo (1), Pescara, etc., n'a assisté et n'aurait pu assister à cette scène carbonarique, digne de figurer dans les chroniques du moyen-âge. J'ai voulu, en les nommant, rappeler les souvenirs et les amis de ma jeunesse, tout extravagant que puisse paraître l'à-propos de cette idée. Quant aux détails de cet assassinat enfin, je les tiens de personnes qui étaient sur les lieux, et sur la bonne foi desquelles on peut se fier, d'autant plus, qu'appartenant toutes au parti du mouvement, elles ne sauraient être accusées de partialité dans le récit qui suit.

Ministre de la police à Naples, sous le roi Ferdinand (2), ce baron Gian-Pietro, légitimiste, bourboniste exalté, tout ce qu'on veut, était pourtant, comme je viens de le dire, un fort brave homme, un excellent père de famille. Pendant l'exercice de sa charge, il s'était toujours conduit noblement, paternellement, avec modération. Son ministère durait encore en juillet 1820, lorsque la révolution, préparée et effectuée par les carbonari, éclata. Dès ce moment ses fonctions cessèrent, et il fut remplacé par Borelli d'abord, sous le titre de *presidente della tranquillità publica*, ensuite par Siniscalchi, lorsque le premier de

(1) Le prince de Castelcicala était Ruffo aussi, mais il est mort; il ne faut pas parler d'exceptions à propos de cette famille.

(2) Voyez la note (*a*), à la fin de la Notice historique.

ces deux messieurs fut désigné à la présidence du parlement.

Le dernier, Janus biforme ou quadriforme, de cette espèce dont le siècle abonde, et qui fera de la France un vrai marché de chair humaine, où la créature faite à l'image de la Divinité, se vendra tant la pièce; ce dernier, dis-je, jouait jeu double; il était libéral, républicain exalté avec les carbonari, il se fesait remarquer dans les Ventes par la violence de ses discours; et il se vendait en même temps au prince vicaire-général (1), il travaillait sous main avec lui, à l'insubordination de l'armée, à brouiller les affaires, à établir partout l'anarchie et le désordre, afin de favoriser l'entrée des Autrichiens, afin de hâter, avec le retour du roi, provisoirement absent du royaume, celui de l'ancien ordre de choses.

Le duc de Calabre ne pouvait pas manquer d'estimer un homme dont le caractère avait tant de rapports avec le sien; il en fit son confident, son ami, il promit de lui confier le portefeuille de la police, lorsque le roi rentrerait, et le despotisme avec lui.

La situation des affaires à Naples, dans le mois de février 1821, était identiquement telle que le drame l'a décrite. Le roi Ferdinand assistait depuis plusieurs mois au congrès de Laybac (2), d'où il envoyait proclamations sur proclamations, exhortant les Napolitains à se soumettre sans résistance aux armes de son fidèle allié l'empereur d'Autriche (circonstance qu'on n'a pas cru nécessaire de mentionner dans le drame); le prince vicaire-général, son fils, jouait son rôle de pa-

(1) Voyez la note (*b*), *id.*

(2) C'est le congrès qui fit *régner l'ordre* à Naples, en Piémont, dans toute l'Italie, et qui précéda celui de Vérone, où le gouvernement des Bourbons se laissa imposer l'invasion de l'Espagne.

triote à s'y méprendre, et travaillait sous main, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, à favoriser l'entrée des Autrichiens : l'armée napolitaine était complètement démoralisée ; personne n'obéissait, tous voulaient commander : un caporal, et, quelquefois même, le simple soldat, ayant, dans la Vente, un grade supérieur à celui de son colonel, ou de son général, prétendait dicter la loi à ces derniers : quelques généraux, dégoûtés apparemment d'un désordre pareil, ne prenaient aucune mesure pour le faire cesser; peut-être n'était-il pas en leur pouvoir d'y porter remède; les Autrichiens enfin, prêts à franchir la frontière, menaçaient déjà le pays de l'invasion, qu'ils devaient effectuer quelques jours plus tard.

Les légitimistes, d'un côté, le prince, Siniscalchi et les hommes de sa trempe, se félicitaient de ce chaos, mettaient une confiance entière dans l'imminence de cette invasion, et, regardant tout fini, ils eurent même l'audace de faire arrêter quelques carbonari (1). Dans le même temps ceux-ci et le parti patriote en général, malgré tout ce qu'on vient de dire plus haut, fondaient un grand espoir sur le général Guglielmo Pèpé et son armée, postés vis-à-vis des Autrichiens, sur la révolution du Piémont, projetée et exécutée plus tard sous les auspices du prince de Carignan (le fameux Charles-Albert), et probablement sur celle de toute l'Italie. Les affaires dans le mois de février à Naples, ai-je dit, en étaient là, lorsqu'un ordre, arrivé de Laybac, vint enjoindre au duc de Calabre de rendre le portefeuille de la police au baron Gian-Pietro.

Siniscalchi, en recevant cette nouvelle, ne perdit point de temps : il fit immédiatement assembler la

(1) Voyez le *Moniteur* du 13 février 1821.

Vente, sur laquelle, comme on le dit dans le drame, il exercait une grande influence : là, en se gardant bien de révéler que cette place lui avait été promise, en dissimulant le véritable motif qui le faisait agir, il pérora avec plus de violence que jamais, il représenta le baron Gian-Pietro, placé à la tête de la police, sous la forme d'un monstre prêt à égorger tous les carbonari : on assure même qu'il parla d'un dîner, projeté chez ce dernier, auquel devaient assister seize légitimistes des plus dévoués; dîner qui serait, selon lui, le signal de la boucherie des patriotes. C'est à cette circonstance qu'on attribue les numéros 1 et 17 collés au front du cadavre de Gian-Pietro; ces numéros signifiaient apparemment que le baron était la première des dix-sept victimes qu'on se proposait d'immoler. Bref, Siniscalchi proposa la mort de son rival; et il avait si bien péroré, tellement exalté l'imagination de ses imprudens auditeurs, qu'il ne trouva que des acclamations unanimes, dans les mêmes lieux où il aurait rencontré sa propre condamnation, si ses engagemens avec le prince, si le fond de sa pensée avaient été connus. La mort de Gian-Pietro fut résolue.

Il se passa dix à douze jours avant qu'on la mît à exécution. Le baron, ayant été averti, avait pris des précautions, et, le soir, il se barricadait avec sa famille dans son hôtel; lorsque, dans la nuit du 6 février, je crois, les carbonari se présentèrent à sa porte... Mais comment, dira-t-on, comprendre qu'un ministre de la police, jouissant naturellement de toute la protection de la cour, et averti par-dessus le marché, n'eût pas assez de pouvoir pour se mettre à l'abri des coups de ses ennemis? — C'était une situation unique, que ceux qui se sont trouvés dans un moment de crise révolutionnaire peuvent seuls concevoir.

Qu'on s'imagine, si l'on veut, le 28 juillet à Paris, où, les partis étant en présence, chaque individu pouvait se trouver à la discrétion de ses adversaires. A Naples, c'est vrai, on ne se battait pas dans la rue, et il n'y avait pas de collision flagrante à main armée; mais à cela près, là en février, comme à Paris en juillet, la situation de ces partis, sous le rapport de l'animosité et de la lutte non encore décidée, était exactement la même. Les carbonari, ébranlés par la présence des Autrichiens à la frontière, et par les raisons qu'on a esquissées plus haut, ne l'étaient pas assez cependant, pour que les plus hardis d'entre eux n'osassent pas former et exécuter un projet, qu'ils jugeaient digne d'admiration; tandis que, de l'autre côté, les légitimistes, bien qu'ils ne fussent pas le parti le plus nombreux, avaient une force morale, réelle, puisée dans les évènemens prêts à éclater. C'est ce moment de crise révolutionnaire que le drame a voulu dessiner.

Les carbonari, disions-nous, se présentèrent à la porte de l'hôtel Gian-Pietro, recouverts d'uniformes de la police, et s'annonçant comme gens qui en faisaient partie. Le baron se laissa prendre à ces apparences, et il permit qu'on ouvrît.... On entra, on l'entraîna jusqu'au-devant de sa porte-cochère, et il fut égorgé presque sous les yeux de sa famille, au milieu des cris de détresse de sa femme et de ses enfans, auxquels les carbonari présentaient la pointe de leurs poignards, afin de les empêcher de crier et d'aller à son secours : crime d'autant plus odieux, redirai-je, que le baron Gian-Pietro n'avait jamais été carbonaro; ainsi c'est au premier des récits qui précèdent que l'auteur de ce drame a emprunté le carbonarisme du ministre de la police : les hommes de l'art devineront aisément quel a été son but en agissant ainsi.

NOTES.

NOTE (*a*).

Ferdinand, III de Naples et IV de Sicile d'abord; plus tard Ferdinand Ier des Deux-Siciles, et père de François Ier, dont il sera parlé dans la note suivante, était mari de Marie-Caroline d'Autriche, et aïeul du roi régnant de Naples, Ferdinand II. C'était un prince adonné exclusivement aux plaisirs, se souciant peu ou point des affaires d'État: il avait du reste de la droiture et du bon sens naturels, qualités que son excessive dissipation le mettait dans l'impossibilité d'exercer. Je crois avoir esquissé avec fidélité, dans mes *Pensées et Souvenirs*, le caractère de ce souverain, en rapportant de lui une foule d'anecdotes de la plus scrupuleuse exactitude, et absolument inconnues en France avant la publication de ce livre. Ce prince mourut le 4 janvier de l'année 1826.

NOTE (*b*).

François Ier, fils du précédent, et père du roi actuel, est le même qu'on a vu en 1830, à Paris. Il revenait alors de Madrid, où il s'était rendu pour accompagner sa fille Marie-Christine, actuellement veuve de Ferdinand VII, et régente d'Espagne: il était aussi le père de la duchesse de Berry-Lucchesi-Palli, qu'il avait eue de son premier mariage avec la fille de l'empereur d'Autriche. François Ier portait, du vivant de son père, le titre de prince-héréditaire, qu'il remplaça après par celui de duc de Calabre, et avait été créé prince vicaire-général, en Sicile d'abord, du temps où le roi Ferdinand s'était forcément retiré des affaires, à Naples ensuite, à l'époque du congrès de Laybac. Ce souverain ne régna que cinq ans, étant monté sur le trône à la mort de son père, et ayant cessé de vivre dans le mois de novembre de cette même année 1830. C'est un des princes les plus faux qui aient jamais existé. Il était beau-frère du roi régnant des Français, Louis-Philippe d'Orléans.

Je saisis l'occasion de rectifier ici quelques passages de mon livre *les Pensées et Souvenirs.*

J'ai dit en parlant du roi régnant des Deux-Siciles (il n'était que prince héréditaire à l'époque de la publication de cet ouvrage, la fin de 1830), j'ai dit en parlant de lui, IIe vol., chap. XLVII, page 105., que *c'était un petit tigre de dix-neuf ans auquel il fallait se hâter d'arracher les griffes.* Tous les renseignemens que je recevais vers ce temps là de mes amis de Naples, s'accordaient à peindre le futur souverain de ce pays, sous les couleurs les plus odieuses. Ils se trompaient, et je me suis trompé avec eux. Ce prince s'est conduit jusque ici d'une manière plus raisonnable qu'on ne l'espérait d'abord. Il ne tient peut-être qu'à lui d'acquérir un meilleur titre que celui qu'il porte: un peu de courage, de la fermeté, et l'amour de son pays font souvent des merveilles.

L'autre rectification, la voici: Vexé au dernier point à cette même époque, de la tournure que prenaient les affaires en France; pressentant les maux qu'on réservait à mon pays; espérant pourtant toujours, bien que faiblement, et n'osant pas encore, à cause de cette faible espérance, rompre directement en visière avec ceux que je regardais déjà, et avec raison, comme auteurs des malheurs qui allaient fondre sur l'Italie, j'ai, dans les *Excursions politiques* de ce même ouvrage, IIe vol., page 186, compris dans la même réprobation tous les Bourbons sans exception; il fallait pourtant en faire une en faveur du prince de Salerne, frère du dernier roi. C'est un très-brave homme, je lui ai personnellement de grandes obligations, et il y aurait ingratitude de ma part à ne pas l'avouer.

En 1830, lors du passage de François Ier à Pavie, un personnage très-influent auprès de ce souverain me proposa instamment et à plusieurs reprises de me présenter à lui, en m'assurant qu'il était sûr que ma grace me serait accordée, et en me répétant toujours: « Pour les autres (proscrits) je laisse faire Castelcicala, mais quant à toi je m'en charge ». Je remerciai cet homme excellent et je refusai. Plus tard des propositions de la même nature m'ont été faites par une personne très-bien en cour, je l'ai remerciée également en refusant; ainsi je ne saurais être suspect d'aucune arrière-pensée en faisant ces rectifications. Qu'il y ait, après cela, des gens qui appellent ces rectifications des lâchetés, qu'y faire?

AVERTISSEMENT.

Je prendrai la liberté de rappeler aux acteurs de tout pays (Anglais, Français, Italiens ou Espagnols) les paroles de mon *Essai sur la tragédie:* essai, paroles, dont ils ignorent probablement l'existence: « Qu'au milieu de deux mille spectateurs, qui sont dans la salle, l'acteur se souvienne qu'il est seul là où la scène se passe. » C'est dans la stricte observation de ce précepte, qu'est le vrai moyen de produire un grand effet, de rendre l'illusion complète. La célèbre madame Pasta, cette grande artiste sous tous les points de vue, incomparable sous celui d'artiste, celle dont Talma a dit: *Je n'ai jamais rien vu de pareil,* madame Pasta ne doit, en grande partie, le prodigieux effet qu'elle produit qu'à l'observation constante de ce même précepte; car je ne pense pas qu'on puisse citer d'exemple, où elle ait eu l'air de s'apercevoir qu'il y eût du monde dans la salle: on croyait effectivement voir Desdemona, Tancredi, ou Romeo, dans cette concentration, dans ces soliloques comme on les fait lorsqu'on parle à soi-même et que personne ne vous écoute. Ainsi point de regards d'intelligence adressés au public, n'ayez pas l'air de lui parler.

Dans les monologues et les *à parte,* où vous êtes obligé quelquefois de tourner la figure vers le spectateur, ne fixez

pas vos yeux sur lui ; mais ayez le regard d'un homme qui ne veut confier sa pensée qu'à lui seul.

Je vais prononcer l'insolente phrase : c'est aux dames que j'adresse plus particulièrement ces observations ; qu'elles se persuadent une fois, que, dans leur propre intérêt, il s'agit d'être *bonne actrice*, et non pas *jolie actrice* (1).

(1) Il y a plus de quatre mois que ce drame est achevé ; et près de deux que cette pièce et cette Notice Historique devraient être publiées ; des contradictions sans nombre, et sans fin allais-je dire, en ont retardé l'impression.

Paris, le 8 novembre 1833.

(*Note de l'Auteur*).

LES CARBONARI,

OU

NAPLES EN 1821.

PERSONNAGES.

LE COMTE NEFASTO, ministre de la police.
LA COMTESSE NEFASTO, sa femme.
CHARLES, leur fils, carbonaro apprenti.
JULIE, leur fille, fiancée à
EDMOND ARGONATI.
LA PRINCESSE DE VAL-CELESTE.
LA DUCHESSE D'ANGIOLETTO.
CELLINI (1), beau-fils de M. et madame Nefasto, grand-maître des Carbonari
SINISCALCHI (2), carbonaro maître
PESCARA, secrétaire
FRUGONI, orateur
RUFFO, premier assistant
BUONAROTI, ami de Charles, second assistant } de la Vente.
LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, person. muet
LE GRAND EXPERT
LE TERRIBLE
LE MARQUIS DE PIETRA-CATELLA, chambellan, parent de la famille Nefasto.
Le Concierge d'une maison de campagne des environs de Naples.
Un Agent de police,
Un Domestique de l'Académie.

AUTRES PERSONNAGES.

Vingt-un Carbonari de la Vente chantant un chœur.
Peuple napolitain.
Chanteurs et Danseurs de Tarantella.

(1) Caractère antique, inflexible, incapable de feindre : il doit parler posément et avec gravité ; ne faisant presque point de gestes, à moins que la circonstance ou les devoirs de sa place ne l'y obligent.

(2) Prononcez ce mot *Siniskalki.*

LES CARBONARI,

DRAME.

ACTE I.

Beau salon dans l'Académie à Naples. Sur le premier plan, deux tables à jouer : sur le second, deux portes latérales, un balcon au fond, donnant sur une terrasse, avec la perspective du Vésuve. De temps à autre du beau monde, hommes et femmes, en toilette de bal, traverse le théâtre en entrant et en sortant indistinctement, soit par le balcon, soit par les deux portes. On s'aborde parfois, on se groupe, on se salue, on rit.

SCÈNE I.

BUONAROTI, assis à la table à gauche, et à gauche du spectateur, les cartes à la main; CHARLES regardant derrière les carreaux du balcon, et allant, après, continuer sa partie avec BUONAROTI; puis le COMTE la COMTESSE NEFASTO et JULIE paraissant sur le balcon.

CHARLES.

Tiens, Buonaroti, voici mon père, ma mère et ma sœur Julie sur la terrasse : ils contemplent le Vésuve, et ils viennent prendre l'air comme si nous étions en avril : (en allant s'asseoir.) c'est qu'il fait si beau!

BUONAROTI.

Vraiment, Charles, je ne conçois pas comment ton père et ta mère peuvent vivre si bien ensem-

ble; la comtesse Nefasto avec ses sentimens patriotiques; le comte, carbonaro comme nous pendant quelques mois, revenant aujourd'hui à ses idées du dix-huitième siècle, de légitimité, de droit divin, que sais-je !

CHARLES.

Que veux-tu, mon ami; cette légitimité, ce droit divin, ont toujours été la religion de mon père; l'éducation qu'il a reçue et la longue habitude de voir des dieux dans ses princes ne peuvent se déraciner : lui, qui tressaillait à ce nom de bon-cousin, qui nous désigne, nous carbonari; lui, que le mot *vente* faisait frissonner à cause que ce mot indique le lieu de nos réunions, mon père s'est fait carbonaro pour obéir, parce que le prince l'a voulu, parce que le prince a été carbonaro lui-même; et maintenant que le prince change, il change avec lui : malgré cela nous le chérissons tous en famille, car, à ses opinions près, mon père est bien le meilleur des hommes, loyal, généreux, père excellent.....

BUONAROTI.

Cette apostasie est pourtant fâcheuse.

CHARLES.

Ce n'est malheureusement que trop vrai; car, en parlant hautement de ses opinions, en ne ménageant pas la société dont il a fait partie, mon père donne beau jeu à ses ennemis. Siniscalchi, le plus dangereux de tous, se plaît à répandre parmi nos bons-cousins, des bruits affreux, à mettre sur son compte des actions dont mon père

est certainement incapable. (Entrent le comte, la comtesse Nefasto et Julie).

MADAME NEFASTO.

Quel spectacle ravissant! le Vésuve est magnifique, et notre Académie est un endroit charmant; c'est un rendez-vous pour tout ce qu'il y a de plus choisi à Naples, et nous y avons des bals et des concerts continuels. (Charles se lève et va rejoindre ses parens).

M. NEFASTO.

Le proverbe ne saurait mentir, mon amie : « Visite Naples et meurs après, si tu veux. » Ah! Charles, mon enfant, te voici! (Il l'embrasse.)

MADAME NEFASTO (en faisant des caresses à son fils).

Tu joues, mon fils, tu ne danses pas!

CHARLES.

C'est à Julie, ma mère, qu'il faudrait adresser cette dernière question. Tu ne parles pas, ma sœur, tu es en extase, tu rêves à Edmond Argonati, qui, de son côté, rêve à toi, sans doute, dans ce même moment; ce Vésuve, cet air embaumé par l'odeur du *petrolio*, notre ciel d'azur, redoublent ton amour pour lui, enivrent ton ame.

JULIE.

Laisse-moi dans cette douce extase, mon frère, je suis si heureuse! trop heureuse peut-être, car je crains que tant de bonheur ne puisse durer. Je ne voudrais pourtant que rester toute ma vie comme je suis aujourd'hui, entourée de ce père et de cette mère adorés.....

CHARLES.

En épousant toutefois Edmond ce soir même.

M. NEFASTO.

Non pas ce soir, mais bientôt; j'ai hâte de voir ma fille au comble de ses vœux.

JULIE.

Eh bien, Charles, j'aime Edmond; j'aime en lui son courage, son beau caractère, ses sentimens élevés.....

BUONAROTI.

Mademoiselle a raison; il n'y a pas dans tout Naples un jeune homme à comparer à celui-là. (Charles va reprendre sa place).

M. NEFASTO.

Ce cher Edmond! je me flatte que le roi aura en lui un bon et loyal sujet, car j'en ai assez d'un gendre comme M. Cellini.

MADAME NEFASTO (un peu vivement.)

Mais, mon ami, vous avez tort de parler ainsi de notre beau-fils Cellini.

M. NEFASTO (avec ironie).

Oui, Madame, du Caton parthenopéen. (On se groupe au fond)

JULIE (en s'interposant).

Mon père, ma mère, je vous en supplie, abandonnez un tel sujet; vous savez que vous ne sauriez l'aborder sans un peu d'humeur.

M. NEFASTO (en l'embrassant).

Cher ange!

MADAME NEFASTO.

Allons, ne faisons pas de peine à notre enfant.

CHARLES (de sa place).

Qu'est-il devenu Edmond, ma sœur? on ne le voit pas.

JULIE.

Il y a un instant, on est venu le chercher; il m'a promis de revenir bientôt.

SCÈNE II.

SINISCALCHI, FRUGONI, se détachent du groupe au fond du théâtre; puis le MARQUIS DE PIETRA-CATELLA par la porte à droite; LES PRECEDENS.

SINISCALCHI.

Allons à notre piquet, Frugoni, (en saluant et allant s'asseoir à la table à droite, à droite du spectateur) Mesdames.

FRUGONI (en saluant et allant s'asseoir à gauche).

Je suis à vous, Siniscalchi. Ici nous serons à l'abri du bruit de la musique et des danseurs.

CHARLES (bas à Buonaroti, en indiquant Siniscalchi).

Le voilà l'*excellent* homme.

M. NEFASTO (bas à sa femme).

Encore des Catons à la manière de Cellini. (Madame Nefasto veut répondre, Julie lui pose tendrement la main sur la bouche; jeu de scène).

MADAME NEFASTO.

Le prince reste-t-il toujours dans la salle du bal, M. Siniscalchi?

SINISCALCHI.

Est-ce du duc de Calabre que madame veut parler?

MADAME NEFASTO.

Oui, monsieur, du prince vicaire-général.

SINISCALCHI.

Il est, je pense, sur le point de s'en aller, car j'ai vu le chambellan de service, votre parent Ma-

dame, le marquis de Pietra-Catella, ayant le manteau du prince sur le bras.

BUONAROTI (bas à Charles).

De Pietra-Catella! a-t-il définitivement renoncé à ses prétentions sur ta sœur?

CHARLES (bas).

J'espère bien que oui : c'est un égoïste, et Julie l'abhorre..... le voici justement.

LE MARQUIS (un manteau sur le bras et en uniforme de chambellan, à M. Nefasto).

Mon cousin, le prince veut que vous le suiviez au château; (en baissant la voix et avec intention) il vient de recevoir une dépêche de Laybac, et il a des communications importantes à vous faire de la part du roi.

JULIE (tendrement à son père, qui baisse la tête en signe de respect pour les ordres qu'il vient de recevoir et qui se dispose à sortir).

Vous ne reviendrez plus ce soir, mon père?

M. NEFASTO (en l'embrassant).

Je reviendrai, ma fille, si les ordres du roi ne me retiennent pas long-temps. (Il sort.)

LE MARQUIS (à Julie, en s'en allant).

Bonsoir, ma chère cousine..... Eh! eh! vous ne serez pas toujours cruelle avec moi. (Il sort. — La princesse de Val-Celeste et la duchesse d'Angioletto, groupées au fond avec d'autres personnes, poussent ici un grand éclat de rire.)

SCÈNE III

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE dans le fond, LES PRÉCEDENS.

SINISCALCHI (à Frugoni).

Voici la princesse de Val-Celeste et la duchesse d'Angioletto éclatant de rire.

LA DUCHESSE (à madame Nefasto et Julie, en indiquant de Pietra-Catella qui vient de sortir.)

Venez, comtesse, venez, Julie, rire avec nous de votre cher parent.

LA PRINCESSE.

De votre cousin l'Autrichien, comme nous l'appelons.

MADAME NEFASTO (en s'acheminant avec Julie vers le fond).

Me voici, Mesdames.

CHARLES.

Que veut-il dire, Pietra-Catella, ma mère ? conserverait-il encore des espérances ?

MADAME NEFASTO.

Qu'en sais-je, mon fils ? veux-tu que je m'occupe des paroles de ce pauvre homme ? (Elles vont rejoindre le groupe).

FRUGONI.

Quinte au roi et quatorze de rois, quatre-vingt-quatorze.

BUONAROTI.

J'ai le roi et je le marque.

LA PRINCESSE (de sa place).

Miséricorde ! que de rois !

SINISCALCHI.

Je suis fâché de ne pas en avoir un à ma disposition pour l'offrir à madame la princesse de Val-Celeste, car elle est, comme on dit, digne d'un roi.

LA PRINCESSE.

Est-ce du nôtre, monsieur, que vous voudriez me faire cadeau ?

SINISCALCHI.

Non, Madame, d'un beaucoup plus jeune : le

nôtre est devenu trop vieux, et puis il faut le laisser au congrès de Laybac, où il a l'air de se plaire beaucoup.

FRUGONI (bas à Siniscalchi).

A propos, Siniscalchi; ce message du prince à M. Nefasto ne vous donne aucune appréhension relativement à la place de ministre de la police?

SINISCALCHI (bas).

Mais ne suis-je pas, depuis notre régénération politique, à la tête de la police? Ce porte-feuille me revient de droit; le prince me l'a promis d'ailleurs, il ne saurait me manquer de parole.

FRUGONI (bas).

Le prince vous l'a promis! mais quand? Lorsque pour conjurer l'orage, il se faisait carbonaro avec nous; il est déjà complètement changé à notre égard. De peur de nous redonner des forces, dans la position critique où il pense nous voir réduits, le prince pourrait fort bien, maintenant, ne plus se soucier de mettre à la tête de la police un vrai carbonaro comme vous ou moi. N'est-il pas à craindre encore qu'il se croie assez fort aujourd'hui pour y placer un de nos ennemis les plus acharnés? ce même comte Nefasto, par exemple? Dans tous les cas il faudrait se hâter d'éclaircir cette affaire; l'armée abandonne en partie notre cause, les Autrichiens sont à nos portes, et l'assassinat de notre grand-maître Belotti m'effraie.

SINISCALCHI (bas).

Tant pis pour le prince, Frugoni, s'il nous croit abattus, et si, en se parjurant dans cette persua-

sion, il montrait que son patriotisme n'était qu'un jeu de bateleur, une ignoble farce; tant pis pour lui, dis-je, car nous nous relèverions plus terribles que jamais. Quant aux Autrichiens, je désire leur agression, mais je n'y crois pas; c'en est fait d'eux s'ils nous attaquent; nous serions délivrés une fois pour toutes de ces brigands de Teutons : en nous attaquant, ils se placent entre deux feux; toute l'Italie serait en feu; les Romagnols, les Piémontais, les Lombards leur tomberaient sur le dos, et le prince de Carignan serait à la tête de tous ces braves Italiens. Quant au comte Nefasto enfin, il n'acceptera pas cette place, il n'osera pas aller sur mes brisées; il connaît toute mon influence chez les carbonari, et cet assassinat dont vous parlez, et dont je le crois auteur, est l'épée de Damoclès que je tiens suspendue..... (Il s'arrête tout court en voyant le groupe se dissoudre, et madame Nefasto et Julie s'acheminer vers la table où il est assis.

LE GROUPE.

Ah! ah! ah! il est parfait le cher parent!

LA PRINCESSE (en s'acheminant vers la table à gauche).

Il est ridicule au dernier point.

LA DUCHESSE (s'acheminant vers la même table).

Et méchant tout à la fois. (Madame Nefasto et Julie se sont assises, la première près de Siniscalchi, la seconde près de Frugoni).

LA PRINCESSE (bas et en donnant un petit coup de son bouquet à Charles).

Vous voici mauvais sujets! on vous cherche, et vous êtes ici à jouer!

CHARLES (bas à la princesse).

Ne me grondez pas Giovannina; j'ai du malheur ce soir.

LA DUCHESSE (bas et en donnant un petit coup de son bouquet à Buonaroti).

N'est-ce pas une honte, deux amis qui jouent leur argent? vous feriez bien mieux de venir danser un quadrille avec nous.

BUONAROTI (bas et finement).

Un quadrille! oui, demain, Mathilde.

LA PRINCESSE (bas).

Demain, c'est plus joli.

BUONAROTI (bas).

C'est plus confortable, comme disent les Anglais.

CHARLES (bas).

Demain, à une heure, hors de la porte Capouana.

BUONAROTI (bas à Charles et se penchant à son oreille).

Où comptes-tu mener ces dames?

CHARLES (bas à Buonaroti).

Chez nous, à la vente, à la maison de campagne de Siniscalchi enfin.

BUONAROTI (bas à Charles).

Mais demain c'est jour de séance.

CHARLES (bas à Buonaroti.)

Oui, mais à cinq heures. (On entend dans l'éloignement une voix de Stentor qui crie : « La voiture de madame la duchesse de Cassano-Serra; la voiture de la princesse de Paterno. »)

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu! tout le monde s'en va; entendez-vous le suisse, Giovannina? allons vite danser la dernière contredanse. (Bas à Buonaroti et en s'en allant). Ainsi, à demain, c'est convenu.

BUONAROTI (bas).

Soyez exactes.

LA PRINCESSE (bas, en s'en allant).

Nous nous verrons d'abord à la messe dans l'église de Saint-Ferdinand. (La princesse et la duchesse rencontrent, Ruffo et Pescara avec lesquels elles s'arrêtent à causer).

SCÈNE IV.

RUFFO, PESCARA, LA PRINCESSE, LA DUCHESSE près de la porte à droite, puis EDMOND par la gauche; les PRECEDENS.

RUFFO (au groupe, en allant vers la table à gauche).

Nous allons jouer une partie. Pescara, venez.

PESCARA (de sa place).

Tout à l'heure, Ruffo.

RUFFO (bas à Buonaroti).

A-propos, bon-cousin second assistant, n'oubliez pas la séance de demain au soir.

CHARLES (bas et finement).

Soyez tranquille, bon-cousin premier assistant; nous serons à la vente avant vous et dès le matin.

RUFFO (bas en indiquant la princesse et la duchesse).

Avec ces dames peut-être. (Charles fait un signe affirmatif.) Voilà ce qui s'appelle purifier les lieux. (Le groupe se dissipe; la princesse et la duchesse sortent; Pescara s'achemine vers la table à gauche et cause à voix basse avec Ruffo : il ne passe plus personne sur le théâtre.)

BUONAROTI (bas).

Vous êtes bien étourdi, Charles.

CHARLES.

Et pourquoi donc? (Pescara et Ruffo se rapprochent de la table à gauche.)

MADAME NEFASTO (en regardant vers la porte à gauche).

Edmond! (Elle va avec Julie à sa rencontre).

JULIE.

Te voilà enfin de retour, mon ami.

EDMOND (d'un ton ferme).

Julie, vous, madame, que j'appelle ma mère, je vous dis adieu, je pars.....

JULIE (émue et vivement).

Tu pars, Edmond! quand? pourquoi? où vas-tu?

EDMOND.

Dans deux jours je me rends à la frontière; le moment est venu pour tout homme de cœur de payer de sa personne. J'aurais donné tout mon sang pour toi, Julie; mais la patrie le réclame, et tout autre sentiment doit se taire à sa voix. Je l'avoue pourtant, et, ne t'en fâche pas ma Julie, je l'avoue à regret, le vif amour de mon pays n'est pas le seul mobile de ma résolution; un sentiment tout aussi puissant en altère la pureté : je veux me rendre digne de toi; un homme, à qui est réservé le bonheur de t'appartenir, ne doit pas rester impassible spectateur des évènemens qui se préparent, et qui vont décider de notre existence, de notre indépendance, de notre liberté.

JULIE (à part).

Hélas! je le craignais. (A demi-voix et tendrement.) Mais n'appréhendes-tu pas par ta résolution, cher Edmond, d'indisposer mon père, de.... ?

EDMOND.

J'ai eu jusqu'ici trop de ménagemens pour ses opinions, Julie.....

MADAME NEFASTO (en l'interrompant).

Mettons-nous à l'écart, mes enfans. (Ils vont tous quatre vers le fond; Charles quitte le jeu et va les rejoindre : Pescara et Ruffo se mettent à jouer, et Buonaroti demeure près d'eux.)

SINISCALCHI (bas à Frugoni).

Oui, je vous l'ai dit, et c'est vrai, Nefasto est le

chef invisible d'une police destinée à surveiller la mienne ; mais qu'il prenne garde à lui ; s'il ose se commettre avec moi, je le perds.

FRUGONI (bas).

Vous le perdrez ! je suis persuadé autant que vous de son mauvais vouloir à notre égard ; mais où sont les preuves pour convaincre la vente qu'il a trempé dans cet assassinat de Belotti ? Chez nous il faut produire des preuves évidentes, certaines.
(Ils continuent à parler à voix basse en voyant madame Nefasto et ses enfans s'avancer sur le devant de la scène).

SCENE V.

LE MARQUIS DE PIETRA-CATELLA ; LES PRECEDENS.

LE MARQUIS (sur le seuil de la porte, à part, en indiquant Edmond).

Le galant est là... Ah bah ! cela ne durera pas ; le roi a donné ses ordres, et le prince a déjà parlé pour moi. (Haut à madame Nefasto et en s'avançant). Je viens du château, ma cousine, et je vous apporte une bien bonne et excellente nouvelle, une nouvelle sûre, une nouvelle que vous verrez demain dans le *Moniteur* des Deux-Siciles.

MADAME NEFASTO (froidement)

Quelle est cette nouvelle, monsieur ? (Ici les joueurs quittent leurs parties, et ils s'approchent du marquis, qui se trouve placé entre madame Nefasto et Siniscalchi.)

LES JOUEURS.

Laquelle, laquelle, laquelle ?

LE MARQUIS.

Devinez, Messieurs : c'est du prince en personne que je la tiens.

PESCARA.

Le Vésuve est-il allé rendre visite au mont Etna ?

RUFFO.

Le roi nous a-t-il envoyé une Charte libérale toute faite de Laybac?

TOUS.

Ah! ah! ah!

BUONAROTI.

Vous ne vouliez pas parler d'une nouvelle impossible, n'est-ce pas, marquis?

LE MARQUIS.

Continuez sur le même ton, messieurs. (En ricanant.) Je vous avertis d'abord que je ne viens pas vous apprendre que les bons-cousins soient entrés à Vienne : ah! ah! ah! (A part.) parez cette botte.

MADAME NEFASTO (avec humeur).

Allons, finissez, monsieur, ou bien je m'en vais.

LE MARQUIS.

Ne vous fâchez pas, ma cousine; la nouvelle, la voici : M. le comte Nefasto, votre mari et mon cousin, vient d'être nommé ministre de la police : embrassez-moi maintenant.....

PESCARA, RUFFO.

Nefasto! Nefasto!

MADAME NEFASTO (qui a repoussé d'un geste le baiser du marquis).

Mon mari!

EDMOND (bas).

Ton père, Julie!

CHARLES (bas à Buonaroti).

Quelle affreuse nouvelle!

FRUGONI (bas à Siniscalchi, qui a croisé les bras dans l'attitude d'une sinistre concentration.)

Mes pressentimens ne m'ont point trompé.

BUONAROTI (bas à Charles).

Regarde Siniscalchi, et songe à ton père.

CHARLES (bas à Buonaroti).

Je tâcherai de l'avertir. (Il sort par la droite suivi par Buonaroti. — Pendant tous les *à parte* et les exclamations qui précèdent, le marquis est demeuré comme stupéfait, regardant tantôt les uns, tantôt les autres.

MADAME NEFASTO (avec amertume).

Eh! c'est là, Monsieur, ce que vous appelez une excellente nouvelle! (Avec le ton du dégoût le plus prononcé.) Ah!... tout ce que vous faites, tout ce que vous dites, Monsieur, me fait un mal affreux. (En lui tournant le dos.) Suivez-moi, mes enfans. (Elle sort suivie de Julie et d'Edmond qui lance, en s'en allant, un regard de mépris au marquis.)

LE MARQUIS (après un moment de silence).

Ayez la bonté de m'apprendre, Messieurs, ce qu'il y a de surprenant ou de déplaisant dans ma nouvelle? (En ricanant.) Ah! ah! ah! Quoi! M. le comte Nefasto, appartenant à une des premières familles de Naples, est appelé auprès du souverain pour l'assister de ses conseils! mais c'est vraiment incroyable, extraordinaire, affreux même!

PESCARA.

Comment! lui! M. Nefasto! carbonaro comme nous!

LE MARQUIS.

Il était carbo....

RUFFO.

Il était maître; et il a déserté la vente, il a abandonné nos travaux!

PESCARA.

Il devient le satellite du prince, qui de notre ami...

SINISCALCHI (en allant se placer près de Pescara et Ruffo, leur dit tout bas).

Vous êtes des imprudens, mes bons-cousins. (Haut et d'un air calme.) Ne parlons pas du prince, mes amis : le vicaire-général n'est plus le maître de ses actions; il faut qu'il obéisse aujourd'hui aux ordres

du roi son père. J'ignore si M. le comte Nefasto, comme ces messieurs l'assurent, a été carbonaro....

RUFFO (bas à Pescara).

Fin renard!

SINISCALCHI.

Mais il a été, jusqu'à l'autre jour, patriote, libéral comme nous.....

LE MARQUIS.

Mon cousin!

SINISCALCHI (en haussant le ton).

Avec nous il a travaillé, ou il *a feint* de travailler à la régénération politique dont nous jouissons dans le moment actuel; et, déserter maintenant la cause qu'il *a fait semblant* de défendre, solliciter, comme je le suppose, obtenir, après cela, la place de ministre de la police, avec l'intention avouée, reconnue, de persécuter nous tous, il n'y a pas long-temps encore ses amis politiques; et cela, avec toute la haine que lui inspirent ses nouvelles, ou pour mieux dire, ses vieilles et véritables croyances politiques; se placer, en un mot, à la tête de nos ennemis intérieurs et extérieurs, au moment où ces derniers sont à la frontière prêts à nous envahir; voilà, selon moi, en quoi consistent les torts de M. le comte Nefasto : je puis me tromper pourtant. Frugoni, allons achever notre partie. (Il va se rasseoir avec Frugoni)

LE MARQUIS (à part).

Je te connais, bon-cousin; tu ne m'en imposes pas avec ton langage patelin.

RUFFO.

Vous ne ricanez plus, M. le marquis?

PESCARA.

C'est un infame que ce Nefasto!

LE MARQUIS.

Monsieur, point de personnalités, s'il vous plaît.

PESCARA.

Qu'est-ce à dire? Est-ce une personnalité aussi d'appeler assassin l'homme qui vole et qui tue sur le grand chemin? Lorsque le vice ou le crime sont patens, la société gagne à les voir flétrir : je m'en vais donner cette nouvelle à mes amis. (Il sort par la droite. Ruffo va vers la table à droite. Le marquis s'assied à la table à gauche et joue tout seul.)

SINISCALCHI (bas à Ruffo).

Ruffo, soyez exact à la séance de demain.

RUFFO.

A propos. (Il se penche vers les deux joueurs et leur parle à voix basse.)

LE MARQUIS (à part).

Ces gens-là conspirent contre la vie de Nefasto, je n'en doute pas; je saurai lui ouvrir les yeux.

FRUGONI (bas).

Ah bah! c'est impossible.

RUFFO (bas).

C'est Charles lui-même qui vient de me le confier. (Il sort par la gauche.)

FRUGONI (bas à Siniscalchi).

Mais c'est une profanation!

SINISCALCHI (bas à Frugoni, et comme frappé d'une idée qui le comble de plaisir).

Taisez-vous; c'est parfait.

FRUGONI (bas).

Comment donc?

SINISCALCHI (bas).

Vous dites qu'il faut des preuves pour convaincre la vente des infamies de Nefasto? Ce rendez-vous peut nous procurer ces preuves. (Frugoni veut l'interrompre.) Pas un mot de plus; vous saurez tout. Allez vite chercher notre bon-cousin Joseph, le cocher: à cette heure-ci il doit être avec son fiacre devant la porte de l'Académie : aussitôt que vous l'aurez trouvé, montrez-vous à cette porte (celle de gauche); cela suffit. (Frugoni sort par la gauche. A part, en se levant.) Je veux voir si je suis plus fin que M. le comte Nefasto, ministre de la police.

SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE NEFASTO ET JULIE par la droite, LES PRECEDENS.

NEFASTO (d'un air soucieux, à ces dames).

Ici nous serons en liberté (En apercevant le marquis, et en s'avançant vers lui, en même temps que celui-ci s'avance vers Nefasto.) Un moment, mes amies. (Bas au Marquis.) Vous allez être content, Monsieur; je vais m'acquitter des ordres du roi; je vous le déclare pourtant, c'est à contre-cœur, et pour donner à Sa Majesté la plus forte preuve de mon dévouement, que j'exécute ces ordres; mais le roi a parlé, il ne me reste plus qu'à obéir (à part), dût-elle, cette obéissance, abréger mes jours, en causant le désespoir de ma fille.

LE MARQUIS (bas).

Je m'en rapporte à vous, mon cousin, du soin de mon bonheur. (En le tirant à l'écart, baissant encore plus la voix, et en indiquant Siniscalchi) Méfiez-vous de cet homme-là; il

ourdit, j'en suis convaincu, quelque méchante trame contre vous.

NEFASTO (bas).

Soyez tranquille, Monsieur, je connais cet homme et ses intentions. (Le Marquis sort. A sa femme et à sa fille.) Nous voici seuls, mes amies, en famille.... (En regardant fixement Siniscalchi, qui, de son côté, a regardé continuellement, et avec anxiété, vers la porte à gauche) M. Siniscalchi est ici; mais c'est un ami si loyal, qu'on peut bien dire qu'il en fait partie; n'est-ce pas vrai, monsieur Siniscalchi?

SINISCALCHI (avec embarras).

Mais... je m'en flatte, Monsieur. (A part) Frugoni tarde bien à venir. (En voyant Frugoni sur le seuil de la porte, et en faisant un pas pour sortir.) Le voilà.

NEFASTO.

Vous nous quittez, notre loyal ami? J'étais si enchanté de votre présence, que je comptais sur un entretien particulier avec vous. (Comme en se ravisant.) Mais, à présent que j'y songe, vous êtes pressé, sans doute, d'aller élaborer un projet de service que vous êtes dans l'intention de me rendre, dit-on; je vous y engage, notre loyal ami, et soyez certain que je ne manquerai pas de reconnaissance.

SINISCALCHI.

Monsieur, votre langage est si amer que je n'y comprends rien. (A part et en s'en allant.) Il faut se hâter; si je ne le tue pas, cet homme me tue. (Il sort.)

MADAME NEFASTO (après avoir vu sortir Siniscalchi, et en s'emparant vivement de la main de son mari).

Renoncez à cette maudite place, mon ami, je vous en supplie.

JULIE (en le serrant tendrement dans ses bras).

Renoncez à cette place, mon tendre père; renoncez-y pour l'amour de votre chère Julie.

NEFASTO (avec la plus grande émotion).

Julie! cher enfant de mon cœur! (Silence.)

JULIE.

Mon excellent père, ne plongez pas votre famille dans les angoisses et les alarmes.

NEFASTO.

Mon amie, ma Julie, ce que vous me demandez là, est de toute impossibilité; mon parti est irrévocablement arrêté. Je n'ai pas désiré cette place, je ne l'ai pas demandée; mais puisque le roi m'a jugé digne de la remplir, je tâcherai de mériter la confiance dont il m'honore : un instinct qui vient d'en haut, une puissance céleste, inspirent les princes; ils ne sauraient se tromper. C'est pour avoir méconnu ce saint principe que nous nous trouvons aujourd'hui en proie à ce qu'on appelle la liberté, et que je nommerai, moi, anarchie, désordre. Ce n'est qu'en obéissant aveuglément aux ordres de notre souverain légitime que nous retrouverons le calme et le bonheur : je donnerai l'exemple, pour ma part, de la conduite que doivent suivre les honnêtes gens.

MADAME NEFASTO.

Vous ne savez donc pas, mon ami, que vous vous exposez aux coups des carbonari, que vous persécutez à outrance, dit-on.

NEFASTO.

Les carbonari! je ne les ménagerai pas. Ce sont

les ordres du roi ; les carbonari sont ses ennemis, et le temps des ménagemens est fini.

MADAME NEFASTO.

Mais les carbonari sont encore tout-puissans ; et....

NEFASTO.

Ils sont perdus, mon amie ; il ne leur reste aucune chance de salut. La discorde et la confusion les plus complètes règnent dans leur armée, et je dis exprès leur armée, car je n'oserais plus maintenant appeler armée du roi la troupe qui s'est parjurée en masse, en devenant un ramassis de carbonari : il n'y a plus ni discipline, ni subordination dans cette armée; tous veulent commander, personne ne consent à obéir ; on se débande, on ne s'entend plus ; et c'est ce qui devait arriver dans cette *fameuse* conception de nos modernes Brutus, dans cette institution aussi ridicule que révoltante de nos législateurs à la mode, où le caporal, et quelquefois même le simple soldat, prétendent donner des ordres à leurs supérieurs. Il y a plus encore, la plus grande partie de cette armée est repentante, elle revient à nous ; et si, comme je le pense, et comme j'ai raison de le croire, les Autrichiens ont déjà dépassé la frontière, ils n'auront affaire qu'à une poignée de forcenés, qu'ils disperseront en un clin d'œil ; ils marcheront, pour ainsi dire, par étapes; et, dans cinq ou six jours, j'espère voir à Naples nos alliés triomphans.

MADAME NEFASTO.

Vous me faites mal, monsieur Nefasto ; et moi j'espère ne jamais les voir ici. Mon cœur italien

bondit, il se brise à la vue de ces odieux esclaves qui viennent ici en maîtres nous dicter la loi; ils seront, je l'espère, exterminés, anéantis. Et vous, monsieur Nefasto! vous, Italien comme moi, vous seriez enchanté, dites-vous, de voir arriver ces hordes barbares, qui se nourrissent du plus pur de notre sang, ces ennemis naturels de notre belle patrie, dont ils dévorent une partie, et dont ils dévoreraient le reste en venant ici! Serait-ce parce qu'ils se présentent sous le prétexte de raffermir l'autorité de ces princes, image de Dieu, selon vous? Mais ces princes, qui sont-ils? Quoi! vous osez parler de parjures en les nommant? Et qu'ont-ils fait autre chose, ces augustes personnages, que de se parjurer dix, vingt fois, ici, en Sicile, partout! Ils se parjureraient aujourd'hui, demain, tous les jours une fois, s'il le fallait, pourvu que cela convînt à leurs intérêts! Quoi! le parjure d'un simple soldat, d'un homme obscur, qui ne saurait entraîner personne à l'imiter, serait à vos yeux plus criminel que le serment faussé par un souverain qui fixe les regards de tous ses sujets, par un souverain dont l'exemple a le plus grand retentissement, et dont le parjure assurément a été cause de celui que ces mêmes soldats, que vous blâmez, ont accompli sans scrupule! Souvenez-vous de ce mot, mon ami: « Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre. » Ce mot est profond, monsieur Nefasto: il enseigne que c'est aux rois qui gouvernent les peuples qu'il faut attribuer les vices ou les vertus qui caractérisent ceux-ci. Ferdinand a été longtemps roi dans Naples; regardez ce peuple, indolent,

gros rieur, nul comme son souverain ; il y a tout à parier, si nous avons le *bonheur* de vivre longtemps sous la domination de son successeur, que la fausseté, l'égoïsme et l'avarice deviendront un jour le caractère dominant de la nation napolitaine. Et c'est au moment où nous brisons nos fers, au moment où nous nous réveillons enfin de cette léthargie mortelle et caractéristique, que vous, monsieur Nefasto, homme d'honneur s'il en fut, vous mettriez au service de pareils princes votre nom, votre influence et votre appui! Renoncez à cette maudite place, mon ami; renoncez-y, je vous en supplie.

NEFASTO (après un moment d'hésitation).

Abandonnons cette discussion, ma chère amie; vous savez que nous ne sommes jamais d'accord là-dessus.

JULIE.

Mais, mon père, en admettant la totalité des circonstances que vous venez de nous apprendre, rien n'est encore fini; il y aura au moins cinq jours d'intervalle d'ici jusqu'à l'arrivée de ces Autrichiens; un coup dans l'obscurité est bientôt frappé; ceux que vous persécutez étaient naguère vos amis...

NEFASTO.

Mes amis, ma fille!

JULIE.

Ils étaient enfin avec vous, dit-on ; ils connaissent vos habitudes: mon père, écoutez les conseils de ma bonne mère, ne méprisez pas ceux de votre fille bien-aimée!

NEFASTO.

C'est inutile, vous dis-je: n'ajoutez pas à la tâche rigoureuse que je me suis imposée, le chagrin de vous désobliger avec une persévérance que vous pourriez qualifier d'obstination. Je ne m'aveugle pas, mes amies, sur les dangers qui m'entourent en acceptant cette place dans un moment comme celui-ci; mais ce sont ces dangers mêmes qui m'obligent à ne pas reculer; dans tout autre moment je me serais empressé d'acquiescer à vos désirs: et comment appelleriez-vous un dévouement qui consisterait à n'accepter les places et les honneurs, que lorsqu'ils sont exempts de périls? Les dangers, mes amies! eh bien, que ma destinée s'accomplisse! Quel sort plus heureux pour moi que celui de donner ma vie pour le service de mon maître adoré! Ce n'est pas le seul, ni le plus grand des sacrifices que je suis décidé à lui faire.

MADAME NEFASTO, (à part).

Laissons le tête-à-tête avec Julie; seule, elle réussira peut-être mieux. (Elle sort en faisant quelques signes à Julie).

SCENE VII

LE COMTE NEFASTO, JULIE.

NEFASTO (à part, après avoir suivi des yeux la sortie de sa femme).

Nous sommes seuls enfin. (En embrassant tendrement Julie). Julie, aimes-tu ton père?

JULIE.

Quelle question me faites-vous là?...

NEFASTO.

Réponds à cette question, mon enfant.

JULIE.

Mais l'ignorez-vous, mon cher père? de tout mon cœur, de toute mon ame, avec toute la puissance de mes facultés.

NEFASTO.

Tu es donc disposée, ma Julie, à tous les sacrifices pour ce père que tu adores, afin de ne pas l'exposer à manquer à ce qu'il respecte le plus dans ce monde?

JULIE.

A tout sans exception, mon bon père; prenez ma vie, prenez mon sang.....

NEFASTO (en lui mettant une lettre sous les yeux).

Eh bien, lis mon enfant! vois quelle est la position de ton père, voilà le sacrifice qu'il te demande.

JULIE (en lisant).

« Laybac, 30 janvier,

« Votre cousin de Pietra-Catella, un de mes plus dévoués serviteurs, à qui j'entends donner une preuve éclatante de ma protection, me demande la main de votre fille Julie; c'est le plus ardent de ses vœux; ce sont aussi les miens, et j'ai trop bonne opinion de vos sentimens pour ma personne, pour douter un instant de l'empressement que vous mettrez à m'obliger. — Votre affectionné, Le Roi. »
(En lui rendant la lettre) Quoi, mon père! c'est un pareil sacrifice que vous exigeriez de votre fille!

NEFASTO.

Julie, c'est le roi qui parle, qui prie, qui ordonne!...

JULIE.

Quoi, mon père! il vous demande d'assassiner votre fille, et vous n'hésiteriez pas à lui plonger le poignard dans le cœur! Je vous ai offert mon sang et ma vie, prenez-les; mais renoncer à Edmond! Non, mon bon père, je ne le puis pas; c'est trop au-dessus de mes forces. (Nefasto veut l'interrompre). Et Edmond, mon père? Edmond qui m'aime autant que je l'adore! Vous connaissez son ame, son caractère; croyez-vous qu'il endure patiemment un tel outrage? Il brisera, il écrasera tout ce qui froisse son amour d'une manière si cruelle; un amour saint, légitime, puisque c'est sous vos yeux et avec votre plein consentement qu'il a grandi, qu'il a pris naissance. Quoi, mon père! vous voudriez faire d'Edmond un criminel! votre ennemi!.... Non, ce n'est pas pour vous, mon père, que j'exprime ces craintes; Edmond vous respecte trop, il aime trop votre fille, pour oser jamais porter sur vous une main sacrilège; mais qui peut dire où le conduira son désespoir?... Ah! mon père! j'étais alarmée, navrée de douleur à cause de votre situation; vous venez me déchirer le cœur en me donnant des ordres que je ne me serais jamais attendue à voir sortir de votre bouche: vous faites de moi une fille dénaturée, vous me forcez à parler de moi, de mes intérêts, et c'était de vous, des vôtres que je voulais exclusivement m'occuper... (en tombant à genoux.) Mon père, mon tendre père....

NEFASTO (en la relevant, avec la plus profonde émotion).

Calme-toi, mon enfant: tu ne saurais te former une idée de la violence que je me fais, de la force

d'ame dont j'ai besoin pour étouffer les cris de ma tendresse pour toi, en m'opposant à ton amour, en contrariant ta passion pour Edmond. (*Avec un élan de désespoir concentré*). J'ai été jusqu'ici le plus affectueux, le plus aimé des pères; je vais devenir un tyran odieux, abhorré!... (*Julie veut l'interrompre, en lui posant affectueusement la main sur la bouche.*) Mais il faut obéir avant tout, Julie; les ordres du roi sont sacrés pour moi : c'est de toi, maintenant, ma fille, que dépend l'issue de cette cruelle affaire : résigne-toi, mon enfant; et je serai content, et peut-être tu seras un jour heureuse : si tu t'obstines, mon cœur saignera, mes jours seront courts; mais je n'ai pas le choix. J'écrirai ce soir même à Edmond.

JULIE.

Ah mon père! vous dites que vous m'aimez, et vous voulez m'arracher la vie!

(*Jeu de scène; Julie sort par la droite*).

SCENE VIII.

LE COMTE NEFASTO, *se promenant tristement seul pendant quelques momens, puis* UN DOMESTIQUE, *puis* UN AGENT DE POLICE, *tous les deux par la gauche.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte, quelqu'un demande à vous parler avec instance. (*Nefasto n'entend pas, le domestique repète sa phrase*).

NEFASTO.

A cette heure-ci! qui est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Je ne le connais pas, monsieur le comte; c'est un homme assez bien mis.

NEFASTO.

Faites-le venir ici; il n'y a plus personne à l'Académie.

LE DOMESTIQUE (à la coulisse).

Passez, Monsieur! (Il sort).

L'AGENT (en regardant à droite et à gauche, d'un ton pressé et à voix basse).

Nous les tenons cette fois, tout de bon, monsieur le comte.

NEFASTO (en faisant un mouvement comme pour se remettre de l'émotion qu'il vient d'éprouver).

Qui donc, Monsieur?

L'AGENT.

Les carbonari, monsieur le comte.

NEFASTO.

Voyons, comment? il faudrait les prendre sur le fait.

L'AGENT.

Sur le fait, sur l'archifait, monsieur le comte: ils s'assemblent demain à une heure, au-dehors de la porte Capouana. Je viens de parler à un cocher de mes amis, qui en doit conduire quelques-uns, qu'il connaît, au lieu de la réunion.

NEFASTO.

En êtes-vous sûr?

L'AGENT.

J'en réponds sur ma tête, monsieur le comte.

NEFASTO.

Bien; dans ce cas-là, gardez le plus profond silence sur ce que vous venez de me dire, et demain, à une heure, soyez prêts, vous et vos gens; je serai à votre tête.

L'AGENT (avec surprise).

Vous en personne, monsieur le comte !

NEFASTO.

Moi-même, Monsieur. (L'agent s'incline et sort. — Après un moment de silence): Terrible ministère que je suis forcé d'exercer ! je vais me trouver probablement en présence de mon beau-fils Cellini ; il peut payer de sa tête !... mais Dieu le veut ainsi ; fût-ce même à l'égard de mon propre fils, tout doit céder à l'accomplissement de mes devoirs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La superbe place du palais du roi à Naples. Vue du palais au fond : deux factionnaires d'un régiment aux gardes au-devant de la grande porte du milieu. Sur le premier plan, à droite du spectateur, les hôtels des différens ministres; au-dessous de ces hôtels, sur le devant, un café avec un écriteau au-dessus· *Caffe della Meridiana*; plus loin la boutique d'un charcutier, avec cette inscription au-dessus, *Caso e d'Uoglio :* sur le banc de l'étalage des comestibles, d'un côté la statue de saint Antoine debout, avec le cochon à ses pieds; de l'autre celle de sainte Claire, debout aussi; saints, dont les frocs sont figurés avec des saucissons, des jambons, des fromages, etc. Des lazaris, groupés devant cette boutique, s'arrêtent, les bras croisés, à contempler, à convoiter ces beaux jambons, ces beaux saints, etc. Sur ce même premier plan, à gauche des spectateurs, sur le devant, l'église de Saint-Ferdinand, au péristyle de laquelle conduisent cinq ou six marches; plus loin l'hôtel du comte Nefasto. A chaque instant des vendeurs de tout genre passent et repassent sur le théâtre, en criant chacun à sa manière. A tout moment des cabriolets, dits *corriboli*, (dont le cocher, debout sur le siége de derrière, crie à tue-tête et fait claquer son fouet qu'il tient à la main) traversent la scène et se croisent avec la rapidité de l'éclair. Des hommes, et surtout beaucoup de femmes, entrent et sortent continuellement de l'église.— Ce mouvement assourdissant doit durer pendant tout ce second acte, et se prolonger pendant quelques minutes au lever du rideau, sans être interrompu que par l'apparition d'Edmond sur le seuil de la porte du café.

N. B. C'est à la mise en scène qu'il appartient d'empêcher que tout ce bruit ne couvre la voix des acteurs.

SCENE UNIQUE (1).

EDMOND (en regardant les balcons de l'hôtel Nefasto dans l'état d'une sombre exaltation).

Tout est donc mort dans cet hôtel! personne

(1) Dans cette scène ou dans cet acte les personnages paraissent à mesure qu'on les nomme.

pour m'instruire de mon sort!.... il est grand jour... et je suis ici depuis deux heures!... Julie se seraitelle déjà résignée à la volonté de son père! elle qui m'adorait, disait-elle!... et pourquoi pas?... Et cet homme, que j'aimais, cet homme, que je ne saurais haïr, malgré le mal qu'il me fait, car je sais que son cœur n'y a point de part; cet homme que j'appelais mon père, et dont je respectais les préjugés au point de lui dissimuler souvent le sentiment qu'ils m'inspirent!... Lâche! c'est de ce crime que je suis puni!... Ah! cacher ma pensée! manquer de franchise! transiger avec ma conscience!... Oh! mon pays! oh! ma patrie! vous que je croyais exclusivement adorer! serais-je ainsi navré, si tout mon amour était pour vous!... Soyons homme enfin, partons pour la frontière : que je lave dans mon sang ce crime dont je suis coupable, et qu'en mourant, du moins, j'emporte dans la tombe l'estime de moi-même. (Il fait un pas comme pour sortir, et il regarde au balcon). La voilà, c'est elle! (Le balcon s'ouvre, le bras de Julie lance une lettre dans la rue, le balcon se referme aussitôt).

EDMOND (en ramassant la lettre et en lisant cette lettre qu'il couvre de baisers).

« Je t'ai vu et je n'ai pu te donner signe de vie... Je suis observée; il m'est défendu de t'écrire, et par qui? par le meilleur, par le plus tendre des pères! il veut, pour se conformer strictement aux ordres du roi, me présenter aujourd'hui même le nouveau prétendant... j'en mourrai... quelle désolation!.. Ma mère pleure et se désespère; elle parle de partir et de quitter mon père... quitter

mon père!... quitter cet excellent père, qui sent qu'il joue le rôle d'un tyran, qui en gémit, qui en mourra à son tour! le quitter dans ce moment! environné de dangers! victime dévoué de ses principes, qu'il rend respectables, qu'il sanctifie presque, par le plus héroïque des caractères!... Je suis bouleversée... Je ne sais pas ce que je pense, ni ce que je dis; j'ignore ce que je ferai, mais je serai à toi, ou à la mort... Que cet homme, que je ne veux nommer, ait mon cadavre pour épouse, s'il le veut.... Dans un quart d'heure nous irons à la messe; tâche de te trouver sur notre passage.» (En embrassant encore la lettre). Femme adorable! être accompli! pour lequel il est permis peut-être d'oublier un instant les devoirs que m'impose la patrie.
(Absorbé dans ses pensées, il va lentement vers le café, où il entre).

PREMIER LAZARO (en s'adressant à saint Antoine).

Saint Antoine, puisque c'est aujourd'hui ta fête, fais-moi cadeau de ce beau jambon qui figure la partie supérieure de ta manche.

DEUXIÈME LAZARO.

Et moi je voudrais avoir ce saucisson qui est au bas de la robe de sa femme.

TROISIÈME LAZARO.

Imbécile! sainte Claire la femme de saint Antoine! ce n'était que son amie.

DEUXIÈME LAZARO.

Imbécile toi-même. Les saints n'ont point d'amies, ils ne pèchent pas.

QUATRIÈME LAZARO (en s'adressant au charcutier).

Dis donc, Caso-e-d'Uoglio, à combien l'once, ce boudin du froc de Saint-Antoine? (En répondant à ce que

le charcutier lui a dit). Trois bajocques l'once! que le diable t'emporte! est-ce parce que le boudin est sanctifié?

PREMIER LAZARO.

Trois bajocques! es-tu fou, Caso-e-d'Uoglio?

DEUXIÈME LAZARO.

Trois bajocques! puisses-tu être pendu!

TROISIÈME LAZARO.

Toi, ton père, ta mère et toute ta famille! (Entrent Siniscalchi et Frugoni).

SINISCALCHI (à Frugoni).

Nous rencontrerons nos amis au café. (En apercevant un cocher et s'approchant de lui). Ah! te voilà, Joseph! (Bas et en lui mettant une pièce de monnaie entre les mains). Bravo, mon bon-cousin, tu t'es conduit à merveille. (Le cocher remercie en souriant et s'en va; Frugoni et Siniscalchi entrent au café, où ce dernier serre la main à Edmond qu'il rencontre sur le seuil de la porte, et qu'il entraîne avec lui)

LES VOIX DES VENDEURS.

Du poisson frais (*bis*): voici les beaux rougets (*bis*): *Nè Monsou*, achète-moi cet esturgeon: elles sont de Palerme (1); Oursins, huîtres, etc.

L'eau sulfureuse (*bis*).

COCHERS DE CORRIBOLI.

Garde à vous, garde à vous!

Ne caporal, caporal, prends garde à toi.

Gua, gua, gua, oh-hé! le prêtre, le prêtre, la diable t'emporte!

VOIX DE LINTÉRIEUR DU CAFÉ.

Une limonade et des biscuits pour M. Siniscalchi; une tasse de café au chevalier Frugoni. (Entrent Charles et Buonaroti.)

(1) Cri des vendeurs d'oranges à Naples.

BUONAROTI (à Charles).

Ces dames ne sont pas encore arrivées.

CHARLES.

J'en suis bien aise ; je voudrais voir l'effet que produiront des lettres que je fais remettre à mon père. Le voici : éloignons-nous un peu. (Ils se mettent à l'écart).

NEFASTO (entre par la grande porte du palais. — Les factionnaires lui présentent les armes; un homme lui remet deux lettres et disparaît : il cherche vainement des yeux cet homme, et s'avance sur la scène).

Qu'est-ce que ces lettres? qui me les envoie? (en lisant l'adresse). « A S. E. M. le comte Nefasto, ministre de la police. » Voyons. (Il les ouvre.) « Soyez sur vos gardes, monsieur Nefasto, on en veut à vos jours. *Un ami qui s'intéresse à votre existence.* » (Il lit la seconde.) « Ayez une bonne cuirasse, Monsieur Nefasto ; vos ennemis sont nombreux. *Le meilleur de vos amis.* » (En se retournant brusquement et en voyant son fils, qui s'est un peu avancé dans un état d'anxiété, il lui fait signe d'approcher). Lis ces lettres, mon ami ; en connais-tu l'écriture?

CHARLES.

Non, mon père ; mais il me paraît que ceux qui vous écrivent s'intéressent à vous, et que vous feriez bien de ne pas mépriser leurs conseils.

NEFASTO.

Ne le crois pas, mon fils : ce sont les carbonari qui pensent m'intimider par ces avis détournés : vois le cas que j'en fais. (Il déchire les lettres et il en met les morceaux dans sa poche. A Charles qui veut parler :) Ecoute-moi, mon enfant ; je ne te ferai pas le tort de croire que tu aies aucune relation avec des êtres aussi pervers que les carbonari ; mais si, par malheur, il en était

autrement, par amitié pour ton père, crois-moi, mon enfant, pour l'amour que je te porte, abandonne cette caverne de scélérats. (Il entre dans l'église.)

CHARLES (à part).

Oh! non, mon père; ce n'est pas dans ce moment que je perdrais de vue ceux qui te veulent du mal.

BUONAROTI (en s'avançant).

Voici ces dames. (Entrent la Princesse et la Duchesse voilées.)

LA PRINCESSE (à Charles et Buonaroti).

Allons obtenir l'absolution de nos peccadilles.

LA DUCHESSE.

Allons gagner nos indulgences.

LA PRINCESSE.

C'est cela : la messe, l'aumône, la bienfaisance d'un côté, quelques peccadilles de l'autre, la partie est soldée, et le paradis nous est acquis.

(Elles entrent dans l'église suivies par Charles et Buonaroti. Les mêmes voix et les mêmes cris recommencent; on fait cercle autour des grimaciers et des polichinelles qui s'établissent sur la place. Entrent madame Nefasto et Julie voilées, en sortant de l'hôtel Nefasto; elles se dirigent vers l'église; Edmond, en observation sur le seuil de la porte du café, accourt auprès d'elles, de manière à ce qu'ils se trouvent, en partie, montés sur les marches de l'église.)

EDMOND.

Rien de changé?

JULIE.

Hélas, Edmond!

EDMOND.

Je trancherai le nœud gordien : je le provoquerai, et je le tuerai.

MADAME NEFASTO.

Qui? de Pietra-Catella? (Edmond se tait). Y penses-tu, Edmond! un lâche, qui te dénoncerait au

prince, au roi, à la sainte-alliance, s'il le fallait!

JULIE.

N'ajoute pas, mon ami, de nouveaux embarras aux chagrins de tous genres qui nous tourmentent.

EDMOND.

Quoi encore?

JULIE.

Que sais-je, mon Dieu! on répand mille bruits sinistres sur le compte de mon père; et je suis obligée de trembler pour ses jours, en perdant tout espoir pour moi-même; on dit qu'il a été carbonaro, et qu'il persécute maintenant les carbonari; on ajoute.....

EDMOND.

C'est impossible, Julie : on prononce des sermens chez les carbonari; ton père se parjurerait donc? il en est incapable.

JULIE.

On dit pourtant qu'ils veulent sa mort; et je meurs de deux manières. (Elle pleure.)

EDMOND.

O comble de malheurs!... que faire donc?

JULIE (en montrant l'église, entre le désespoir et l'abattement).

Le bon Dieu m'inspirera.

MADAME NEFASTO.

Ne vous désolez pas, mes enfans : nous nous expatrierons, nous irons à l'étranger, nous changerons de nom, vous serez mariés, et moi je vous suivrai.

EDMOND.

Nous expatrier ! entourés d'ennemis comme nous sommes !

MADAME NEFASTO (en apercevant le marquis qui entre).

Voilà cet homme odieux : entrons. (En entraînant Julie dans l'église). Je t'écrirai, Edmond.

JULIE.

Ah ! malheureuse ! (Edmond toujours à sa place devant les marches de l'église, fixe ses regards sur le marquis.)

LE MARQUIS (voulant entrer dans l'église, faisant de longs détours pour y pénétrer, afin d'éviter le voisinage ou le contact d'Edmond, et le saluant profondément.

Monsieur Argonati, (Edmond le regarde toujours fixement sans lui répondre) permettez-vous ? (Même jeu de scène et à part.) Je le prévoyais ; je me suis mis ce Roland furieux sur les bras ; (même jeu et à part) allons, il ne le veut pas ; ce sera pour une autre fois ; je parlerai au prince en attendant, pour que de pareilles scènes ne se renouvellent pas. (Il sort. — Les cris recommencent ; Edmond s'achemine lentement vers la porte du café, près de laquelle il reste absorbé dans ses pensées. — Une noce de pêcheurs sort de l'église en dansant et en chantant la tarantella suivante,)

UNE JEUNE FILLE.

Dans la mer la lune brille
Et le feu sur les volcans ;
Mon père, donne à ta fille
Un mari dans ses beaux ans.

UN PÊCHEUR.

Les maris, ma chère Annette,
Prends-y garde, ils sont chanceux ;
Ça soufflette, ça fouette ;
Ma fille, apaise tes feux.

LA JEUNE FILLE.

Ce que tu me dis, mon père,
A ma mère on le disait,
Et le prêtre ou le notaire
Un beau jour vous unissait.

Le Vésuve tout embrase,
Et pourtant à Naple on rit,
Et pourtant près de sa base
Sur la lave on rebâtit.

La, la, ra, la, la, la, la, la, ra, } *bis.*
La, la, ra, la, la, la, la, la. }

EDMOND.

Ils sont pauvres, et ils sont heureux! Les passions chez eux ne sont ni doubles ni triples; la politique ne va pas se mettre en travers pour contrarier leurs amours : ce déchirement, cette lutte effroyable, qui nous met le cœur en pièces, leur sont inconnus! (Avec une amère ironie.) Mais j'ai l'avantage d'être un homme comme il faut. (La danse et le chant recommencent, Edmond redevient rêveur.)

LA JEUNE FILLE.

C'est un jeu le mariage;
Quant à moi, j'aime les jeux;
J'ai dix-sept ans, c'est mon âge :
Mon père, apaise mes feux.

LE PÊCHEUR.

Puisque c'est ainsi, ma fille,
Prends Jennaro que voilà :
C'est un fort, c'est un bon drille,
Sois contente, embrasse là.

(Il pose vivement la main sur sa joue, et la jeune fille l'embrasse).

La, la, ra, la, la, la, la, la, ra, } *bis.*
La, la, ra, la, la, la, la, la. }

(La noce sort en dansant et en chantant).

(Pescara, Ruffo, Frugoni, Siniscalchi, entrent par la porte du café ; les trois premiers s'éloignent, en même temps que le dernier s'arrête à causer avec Edmond.)

SINISCALCHI.

Faites-vous carbonaro, mon ami; tout cède à notre puissance; nous sommes les redresseurs des torts, les protecteurs naturels de la justice : les pères n'osent pas, malgré nous, forcer la volonté de leurs filles : et puis, si vous avez toujours la volonté de vous rendre à la frontière, on vous recommandera sur les lieux, et vous serez là comme parmi des frères.

EDMOND (d'un air décidé, après un instant de réflexion.)

Je le veux, monsieur Siniscalchi.

SINISCALCHI.

Connaissez-vous ma maison de campagne, hors de la porte Capouana? (Edmond fait un signe affirmatif.) Très-bien, écoutez. (Il lui parle à l'oreille.)

EDMOND.

Je serai exact, comptez sur moi.

SINISCALCHI (en lui serrant la main).

A tantôt donc. (Il va rejoindre ses amis, et ils sortent ensemble).

EDMOND.

Les dernières paroles de Julie sur son père me pèsent effroyablement sur le cœur; je me dois d'éclaircir ce mystère, je veux savoir jusqu'à quel point les sots préjugés qui dominent dans l'esprit de M. Nefasto, peuvent pousser un homme, qui se dit homme d'honneur, dans l'oubli de ses devoirs : mon amour pour Julie, ma conduite envers elle, mon bonheur ou mon malheur, tout, tout doit être subordonné à la connaissance de ce mys-

tère. Julie, fille de ce M. Nefasto dont les opinions, bien que ridicules, me paraissaient inoffensives en même temps! j'aurais été l'être le plus heureux de la terre en épousant cette Julie, cet ange de perfection : mais devenir le gendre de l'individu qui, en se parjurant persécute les hommes vertueux auxquels nous devons la liberté et l'affranchissement de la patrie! il faudrait s'arracher le cœur, avant que de commettre une pareille infamie.

(Il sort; les voix, les cris, le bruit des voitures, des polichinelles recommencent : entrent par l'église M., madame Nefasto et Julie.)

MADAME NEFASTO (comme en poursuivant son mari).

Ne m'évitez pas, monsieur Nefasto : oui, vous m'écouterez, je vous forcerai à m'écouter....

NEFASTO.

Ici, mon amie! au milieu de cette place et de mille personnes!....

MADAME NEFASTO.

Ici, Monsieur, dans un endroit dix fois plus public, s'il était possible: avec votre impatiente, j'allais presque dire avec votre dénaturée obstination, vous ne donnez pas la possibilité de faire attention ni au temps ni au lieu. Je veux vous épargner des regrets, monsieur Nefasto; je ne veux pas que vous puissiez vous reprocher un jour d'avoir été le tyran de votre sang, l'auteur de la mort de votre enfant, de la mienne, de la vôtre peut-être. Quoi! cette aveugle obéissance à vos princes irait jusqu'à vous faire ordonner à votre fille de briser des liens que vous avez sanctifiés par votre assentiment paternel; jusqu'à la forcer d'épouser un homme qu'elle abhorre, que moi, que tout Naples méprise; que

vous même méprisez, monsieur Nefasto ! Et depuis quand les lois de la nature seraient-elles subordonnées à celles de la politique? Et vos entrailles de père, monsieur Nefasto ; vous, le meilleur des pères jusqu'ici, vous consommeriez un acte que votre tendresse et votre religion réprouvent également ! Oh ! grace, mon ami ! grace pour moi, grace pour Julie !... non, cet odieux mariage n'aura pas lieu ; non, il ne se fera pas, j'en suis sûre... je vous connais ; je vous vois, mon ami, vous êtes attendri, vous allez révoquer un ordre barbare....

NEFASTO (ému, mais ferme).

Oui, je suis attendri, et je sens que je me suicide par la douleur que je vais vous causer, à vous, mon amie, et à cette malheureuse enfant ; mais, encore une fois, il ne m'est pas permis de changer dans un moment où tant de monde se fait un coupable plaisir de manquer à la royauté : à une époque où l'on pousse le cynisme jusqu'à l'insulter, je me dois de donner l'exemple du religieux respect dont il faut l'entourer. (Il sort).

MADAME NEFASTO.

Allez, homme aveugle et obstiné.... Il y a un Dieu ; et moi, je suis là !... (A Julie qui pleure.) Ne pleures pas, mon cœur ; confie-toi à ta mère ; tu seras à Edmond ; non, tu n'épouseras pas ce détestable de Pietra-Catella. (Entre le marquis ; madame Nefasto lui lance en passant, un regard de mépris ; elle et Julie sortent).

LE MARQUIS.

Tu n'épouseras pas le détestable de Pietra-Ca-

tella! Je la défie de tenir parole... (Silence.) Eh bien! puisque ce mariage leur déplaît tant, qu'on me donne la dot; de la péronnelle, je ne m'en soucie pas. (Il va vers l'église; les cris et le bruit recommencent, la toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Vaste salle dans une maison de campagne près de Naples, ayant la forme d'une baraque, avec un toit en chaume. Sur le côté gauche de la salle sont écrits, en gros caractères, les mots *Foi*, *Espérance*, *Charité*; à droite, ceux d'*Honneur*, *Vertu*, *Probité*; entre les espaces de ces mots, des trophées composés de haches, d'échelles, de croix, de poignards, de faisceaux de verges, de troncs d'arbre, etc : dans la porte du fond, le portrait assis de saint Théobalde, ayant devant lui un tronc, et une hache à la main droite. — Des fauteuils, des chaises, des canapés, des troncs d'arbre sont épars çà et là. — Sur le devant, à droite du spectateur, un grand tronc d'arbre, contenant les restes d'un succulent déjeuner : deux grandes armoires à droite et à gauche de la porte du fond : une porte masquée sur le devant, à gauche.

SCENE I.

LA PRINCESSE DE VAL-CELESTE, LA DUCHESSE D'ANGIOLETTO, dans un élégant négligé, CHARLES, BUONAROTI; assis tous quatre sur un canapé: (les redingotes, les châles, etc., sont jetés çà et là); puis LE CONCIERGE, puis enfin LE COMTE NEFASTO.

LA PRINCESSE (en se levant et allant s'affubler d'une redingote et d'un chapeau d'homme).

Allons, soyons hommes maintenant, Mathilde.

(Tous se lèvent).

LA DUCHESSE (en imitant en tout la Princesse).

Mon Dieu! c'est ce que j'aurais voulu être toute ma vie.

LA PRINCESSE (en affublant Charles d'un châle et d'un chapeau de femme).

Et vous, Messieurs, vous serez femmes à présent.

CHARLES (à demi-voix).

Le moment est mal choisi.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous, fanfaron.

LA DUCHESSE (après avoir affublé Buonaroti comme la Princesse a fait avec Charles).

Mignonne! n'est-ce pas, Giovannina, que cette jeune fille est jolie comme un cœur?

LA PRINCESSE (en montrant Charles avec son accoutrement).

Et cet ange, Mathilde? elle est belle à faire tourner la tête. (A Charles.) Allez, ma jolie fille, vous avez plus de chances de succès dans le monde que le cœur de Mathilde, comme elle l'appelle.

LA DUCHESSE (piquée).

Ah! par exemple! ceci est un peu trop fort.

LA PRINCESSE (piquée).

Point du tout, ma belle; c'est l'exacte vérité.

LA DUCHESSE.

Savez-vous, Madame, que vos prétentions sont excessivement ridicules.

LA PRINCESSE.

Et moi, Madame, je trouve les vôtres souverainement absurdes. (La duchesse veut répondre.)

CHARLES, BUONAROTI (s'interposant).

Allons, allons, Mesdames.

CHARLES.

Songez donc que vous êtes amies et que Buona-

roti et moi nous n'avons ni prétention, ni rivalité, (avec une douce ironie), à l'égard des agrémens de nos personnes. (Les dames éclatent de rire en même temps.)

LA DUCHESSE.

Ah! ah! ah! nous sommes folles, je crois.

LA PRINCESSE.

Ah! ah! ah! folles à lier et à enfermer. (Elles s'embrassent.)

CHARLES.

A la bonne heure, au moins.

BUONAROTI (aux dames en riant).

Allons, Messieurs, jouons la tragédie à présent.

LA PRINCESSE.

Oui, *Phèdre* de Racine.

CHARLES.

Je prendrai le rôle de Phèdre pour moi.

LA PRINCESSE.

Et moi celui de Thésée.

LA DUCHESSE.

Non, non, jouons plutôt quelque chose de tendre et de passionné; j'aime le sentiment moi. (En se mettant à genoux devant Buonaroti.)

Je devrais t'abhorrer, te détester, cruelle,

LA PRINCESSE (à genoux devant Charles).

Car à mon tendre amour tu fais la sourde oreille.

CHARLES, BUONAROTI (ensemble).

Ah! ah! ah! oreille avec cruelle.

LE CONCIERGE (accourant).

Sauvez-vous, cachez-vous, Mesdames, la police est ici.

CHARLES.

Qu'est-ce que la police a à faire avec nous dans ce moment-ci?

LE CONCIERGE.

Ils montent, ils sont là, ils sont plus de cent. (Il sort en courant.)

CHARLES (en indiquant l'armoire à droite).

Ici, Princesse, dans cette armoire. (Il y cache la Princesse.)

BUONAROTI.

Et vous ici, Duchesse. (Il cache la Duchesse dans l'armoire à gauche. — Charles, Buonaroti referment les armoires et reviennent sur le devant de la scène : les dames restent enfermées tournant le dos au public).

LA VOIX DE M. NEFASTO.

Surveillez toutes les issues; que personne n'ose sortir.

CHARLES (bas à Buonaroti).

N'est-ce pas la voix de mon père?

BUONAROTI (bas à Charles).

Ah bah! ton père! le ministre de la police! (La porte s'ouvre.)

SCENE II.

LE COMTE NEFASTO, L'AGENT DE POLICE, CHARLES, BUONAROTI; LES DAMES cachée

NEFASTO (en saisissant son fils, placé à droite du spectateur, par le bras droit).

Ah! je vous tiens enfin, Messieurs. (Charles, Buonaroti tiennent constamment la figure tournée du côté opposé par où on leur parle.)

L'AGENT (en saisissant Buonaroti par le bras gauche).

Nous allons vous expédier tous, mes braves gens, cette fois.

NEFASTO.

Où sont vos complices?

L'AGENT.

Qu'avez-vous fait de vos bons-cousins?

NEFASTO.

Vous ne répondez pas?

L'AGENT.

Tu ne veux pas desserrer les dents?

NEFASTO.

Votre silence ne vous servira à rien; la maison est cernée.

L'AGENT.

On fouille depuis la cave jusqu'au grenier.

NEFASTO.

Je vais visiter cette armoire en attendant. (Sans jamais lâcher Charles, il va avec lui à l'armoire de droite.)

L'AGENT.

Et moi, je vais voir dans celle-ci. (Il fait comme Nefasto, et il va à l'armoire de gauche.)

NEFASTO (en tirant, de l'autre bras, par le pan de la redingote, la Princesse).

Ah! ah! vous vous cachez, Messieurs!

L'AGENT (en faisant comme Nefasto, avec la Duchesse.)

Voici, Monsieur le comte, un autre amphibie qui pêche en eau trouble. (Ils reviennent tous sur le devant de la scène, les dames placées au milieu, l'une près de l'autre; et couvrant leurs figures avec les mains, toutes les fois que le danger d'être reconnues par l'agent du pouvoir qui leur est opposé, les y oblige.)

NEFASTO.

Qu'est-ce que tous ces déguisemens? à quelles méprisables jongleries vous livriez-vous?

L'AGENT.

C'est cela, Monsieur, hommes et femmes à la fois : prostitutions! abominations!

NEFASTO.

Vous persistez à cacher vos figures?

L'AGENT.

Vous ne voulez donc pas nous montrer le museau?

CHARLES (en imitant la voix d'une femme).

Ne me manquez pas de respect; je suis une demoiselle de bonne famille.

BUONAROTI (en imitant la voix d'une femme).

Ne me faites pas de mal; je suis une fille pudique.

NEFASTO.

Bon; vous parlez enfin! et vous, Monsieur?

L'AGENT.

Tu ouvres le bec maintenant! et toi, mon pigeon?

LA DUCHESSE (en grossissant sa voix).

Je suis un honnête bourgeois.

LA PRINCESSE (de même).

Je suis un marchand charcutier.

NEFASTO.

Allons, Monsieur le charcutier, que faisiez-vous ici?

L'AGENT (ironiquement et avec emphase).

Ils travaillaient à la régénération de l'espèce humaine. (La Princesse, la Duchesse, Charles, Buonaroti font des efforts inutiles pour étouffer leurs éclats de rire).

NEFASTO.

Riez, Messieurs; vous pleurerez bientôt peut-être. Répondez, qu'êtes-vous dans ces travaux? êtes-vous maîtres?

CHARLES, LA PRINCESSE.

Couci, couci.

L'AGENT.

Ah! ah! vous vous épanouissez la rate! (En apercevant le déjeuner). Diable! ils ne sont pas bêtes du moins; ils prennent de bonnes précautions pour prévenir les effets de l'excès de travail. (La duchesse, la princesse, Charles, Buonaroti pouffent encore de rire).

LA PRINCESSE (bas à la duchesse).

Seconde-moi, je m'en vais leur faire une scène.

NEFASTO.

Allons; il est temps que cela finisse. (A l'agent). Vous irez chercher mes gens.

CHARLES (en reprenant sa voix, et se tournant vers son père).

Que voulez-vous de moi?.... (Péniblement surpris et à part). Dieu! c'est lui; je ne m'étais pas trompé!

NEFASTO (en le lâchant).

Ah! c'est toi!... malheureux!

BUONAROTI (en reprenant sa voix, et se tournant vers l'agent).

Que prétendez-vous de moi, monsieur?

L'AGENT.

Tenez, monsieur le comte, voilà l'homme du cocher; il me l'a bien dépeint.

LA PRINCESSE (en reprenant sa voix, sérieusement, et se retournant ve Nefasto).

Que me voulez-vous, monsieur Nefasto?

NEFASTO (en la lâchant).

Princesse!... c'est vous!

LA DUCHESSE (reprenant sa voix, sérieusement à l'agent).

Peut-on savoir, monsieur, ce qui vous donne le droit de me manquer ainsi de respect?

L'AGENT (en la lâchant).

Diable! c'est une fauvette, et je croyais tenir un

merle. (La duchesse, ici, passe entre Charles et Nefasto : l'agent s'efface un peu.)

LA PRINCESSE (à Nefasto).

Avouez, monsieur, que c'est épouvantable de voir deux dames de notre rang ainsi exposées aux brutalités de la police.

LA DUCHESSE.

Et qui vous prie, monsieur, de venir troubler nos loisirs?

NEFASTO (joignant ses mains en suppliant).

Duchesse.....

LA PRINCESSE.

Ce serait drôle que nous ne pussions faire une partie à la campagne, sans être suivis par la police.

NEFASTO (comme plus haut).

Princesse.....

LA DUCHESSE.

Nous nous amusions à changer d'habit.

NEFASTO.

Duches.....

LA PRINCESSE.

Nous jouions au colin-maillard.

NEFASTO.

Princes.....

LA DUCHESSE.

Eh ! qu'est-ce que la police a à faire à s'immiscer dans nos délassemens?

NEFASTO.

Duch.....

LA PRINCESSE.

Nous voulons nous amuser ; cela vous regarde-t-il, monsieur?

NEFASTO.

Princ.....

LA DUCHESSE.

C'est une indignité!

LA PRINCESSE.

C'est une infamie!

LA DUCHESSE.

J'en parlerai au roi!

LA PRINCESSE.

Je le dirai au ministre!

NEFASTO.

Mesdames, c'est une méprise.....

LA PRINCESSE (en mettant son mouchoir sur ses yeux, feignant de pleurer et en allant se jeter sur un sopha).

Et nous allons devenir la fable de la ville! ah! ah! ah!

LA DUCHESSE (imitant en tout la princesse).

Nous, la fable de tout Naples! ah! ah! ah!

NEFASTO (en allant du côté de ces dames).

Mesdames, pardon; le plus profond secret sera gardé....

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas de pardon, monsieur.

LA DUCHESSE.

Nous n'avons que faire de votre secret; laissez-nous tranquilles.

NEFASTO (laissant là les dames, et s'adressant à Charles).

Charles, c'est un grand désappointement, sans doute, mais ce désappointement même est une cause de bonheur pour moi; je suis heureux de t'avoir trouvé moins coupable que je l'ai cru un instant; cet instant a été affreux pour moi: sois plus cir-

conspect, mon fils, et choisis mieux une autre fois le lieu de tes champêtres amusemens. (Il embrasse Charles; et puis en se tournant sérieusement vers l'agent.) Et vous, monsieur, qui en répondiez sur votre tête?

L'AGENT (à part).

Diable de cocher, va! (Nefasto sort suivi de l'agent.)

SCENE III.

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE, CHARLES, BUONAROTI. (Aussitôt que Nefasto est sorti, tous, Charles excepté, éclatent d'un rire inextinguible).

BUONAROTI.

C'est impayable.

LA PRINCESSE.

C'est digne d'un roman.

LA DUCHESSE.

C'est une scène de comédie.

CHARLES (à part).

C'est fâcheux pour mon père.

BUONAROTI (à la duchesse).

Ah! ah! ah! l'honnête bourgeois!

LA DUCHESSE (à la princesse).

Ah! ah! ah! le marchand charcutier!

LA PRINCESSE (à Charles).

Ah! ah! ah! la demoiselle de bonne famille!

LA DUCHESSE (à Buonaroti).

Tenez, ma chère fille pudique, je vous aime à la folie.

BUONAROTI.

Allons-nous-en, mesdames, il n'y a pas de temps à perdre, nous n'avons la maison que jusqu'à trois

heures, et il en est déjà quatre. (Ici les hommes reprennent leurs redingotes et leurs chapeaux, les dames leurs chales et leurs chapeaux.)

LA DUCHESSE.

Je ne donnerais pas cette scène pour dix bals comme celui d'hier soir.

BUONAROTI (bas à Charles, en passant sa redingote).

Nous irons accompagner ces dames, et nous reviendrons à l'instant.

LA DUCHESSE (en rajustant sa toilette).

Vous êtes triste, Charles! Vous étiez tantôt si gai!

LA PRINCESSE.

Je le comprends: c'est à cause de cette scène; mais vous avez tort, Charles, de vous affliger: monsieur votre père est tout aussi intéressé que nous à garder le secret là-dessus.

CHARLES (à part).

Pauvre père! Cette scène vient de réveiller toutes mes craintes.

BUONAROTI.

Allons, partons!

TOUS.

Partons, partons. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Avertissement relatif à la manière dont le concierge doit disposer la salle.

Le grand-maître doit être assis sur une estrade, sur le premier plan, à droite du spectateur; il doit avoir devant lui le grand tronc sur lequel ont été les restes du déjeuner; il doit y avoir sur ce tronc une hache, un faisceau de verges, une bible, une croix, un poignard, une petite échelle à sept échelons, une pe-

lote de fil, une assiette avec du sel, et trois bougies allumées. A côté du grand-maître, près de l'estrade, sont, à droite le secrétaire, à gauche l'orateur; en face de ces derniers, au bout opposé de la salle, sont, à droite, le premier assistant, à gauche le second assistant : ces quatre fonctionnaires ont, chacun devant lui, un tronc, et sur ce tronc, une hache et une bougie allumée : au-devant des deux assistans, et en leur tournant le dos, sont, à droite, le maître des cérémonies, à gauche le grand-expert (ces deux fonctionnaires n'ont point de tronc). Le reste des carbonari se place dans les deux lignes qui sont à droite et à gauche des personnages qu'on vient de nommer; les maîtres à droite, les apprentis à gauche; on appelle ces deux lignes *ordons;* ainsi il y a ordon de droite, ordon de gauche: il faut laisser entre les ordons assez d'espace pour que deux hommes puissent passer de front. Le terrible est assis au haut bout de l'ordon des maîtres, à côté du secrétaire. Les places d'Edmond et de Charles sont, dans l'ordon des apprentis, les plus proches des spectateurs.

N. B. Les lettres initiales G. M. signifient Grand-Maître; B. C. veulent dire Bon Cousin; B^ns.^ C^ns.^ Bons-Cousins, etc.

LE CONCIERGE (riant aux éclats).

Oh! la délicieuse mystification! ah! ah! messieurs de la police, vous avez fait de l'eau claire cette fois! le diable m'emporte s'ils y reviennent encore. (moment de silence). Ce sont de fameux lurons ces chers bons-cousins! le soir ils travaillent à la politique, et le matin à autre chose. Voyons s'ils ont laissé de quoi s'humecter un peu le gosier. (Il vide une bouteille). Délicieux sur ma parole! du bifsteak! des perdreaux, des huîtres! ma foi! si je mangeais et buvais comme eux, je saurais faire le gaillard aussi bien qu'un autre. (En s'interrompant tout à coup et se frappant le front avec la main) Oh! diable! et mon maître! et ses trois amis enfermés depuis si longtemps derrière cette porte masquée! je les avais oubliés : ce n'est pas étonnant, morbleu! puisqu'ils

sont là à se morfondre depuis midi : je suis d'ailleurs toujours à temps ; M. Siniscalchi m'a dit : « Après que tout le monde est bien et certainement parti. » (Il va derrière la porte masquée, et frappe avec les mains trois coups à la manière des carbonari ; la porte s'ouvre, et le concierge se retire dans le fond du théâtre).

SCENE V.

SINISCALCHI, FRUGONI, PESCARA, RUFFO

par la porte masquée, LE CONCIERGE dans le fond.

SINISCALCHI (suivi de ses amis, auxquels il fait des signes, en leur recommandant le silence, traverse la scène et sort sans parler.)

SCÈNE VI.

LE CONCIERGE, puis DEUX CARBONARI.

LE CONCIERGE (après que Siniscalchi, Frugoni, etc., sont sortis).

Que diable ont-ils fait là-dedans pendant cinq heures de suite ? (Il continue d'arranger la salle comme dans l'avertissement). Apparemment ils ont voulu se donner du passe-temps : d'ailleurs ce ne sont pas mes affaires ; la voici mon affaire à moi. Ici pour le papa... ici pour le secrétaire... ici pour l'orateur... voilà pour le premier assistant... et pour le second assistant... ici pour le terrible... ah ! ah ! le terrible ! il n'est pas plaisant celui-là... (A part, en voyant entrer les deux carbonari). Les voici. (haut). Bien arrivés mes bons-cousins ; allons, donnez-moi un coup de main pour que tout cela soit plus tôt fait.

PREMIER CARBONARO (un journal à la main en lisant).

Par un décret de Laybach, Sa Majesté a daigné

nommer monsieur le comte Nefasto à la place de ministre de la police. (Il assiste le concierge.)

DEUXIÈME CARBONARO.

C'est un monstre que ce Nefasto; il était, il n'y a pas long-temps, carbonaro comme nous. (Il assiste le concierge).

PREMIER CARBONARO.

Bon-cousin concierge, nos bons-cousins sont-ils arrivés?

LE CONCIERGE.

Oui, mon bon-cousin : si vous voulez aller dans la pièce d'attente, vous en trouverez quelques-uns. (Les deux carbonari sortent). Voici ma besogne finie, la leur va commencer.

(La toile ne tombe pas).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV (1).

SCÈNE I.

LES CARBONARI, chacun avec les insignes de son grade, entrent les uns après les autres, et prennent place comme il est désigné à l'avertissement de la quatrième scène du deuxième acte. CELLINI ET SINISCALCHI entrent les derniers, celui-ci parlant vivement à l'oreille de l'autre (2).

UN CARBONARO.

Voici le grand-maître.

LE GRAND-MAITRE (en frappant un coup de hache, avec le revers sur le tronc).

Bon-cousin grand-expert, avez-vous examiné si la vente est à couvert au dedans et au dehors?

LE GRAND-EXPERT.

La vente est parfaitement à couvert, bon-cousin grand-maître; nos bons-cousins armés en gardent les approches au dehors; et au dedans il n'y a pas de profanes.

LE GRAND-MAITRE.

Bon-cousin premier assistant, quelle heure est-il?

LE PREMIER ASSISTANT.

Bon-cousin grand-maître, le soleil éclaire déjà notre forêt.

(1) Il doit se passer très-peu d'intervalle entre cet acte et celui qui le précède.

(2) Toutes les fois qu'un carbonaro demande la parole, il doit se lever, et lever la main droite ouverte en même temps. Le grand-maître lui-même est obligé de se lever pour parler: on peut pourtant rester assis lorsque ce n'est que pour prononcer quelques mots.

LE GRAND-MAITRE.

Puisque le soleil éclaire déjà notre forêt (en désignant les deux lignes où sont assis les carbonari). bons-cousins premier et second assistans, prevenez vos deux ordons que nous allons commencer nos travaux. (Les deux assistans parcourent les ordons, le premier celui des maîtres, le second celui des apprentis, en leur adressant tout bas quelques mots.)

(Le grand-maître frappe un coup, tout le monde se lève : les membres composant l'ordon des maîtres, y compris les sept fonctionnaires, portent la main droite ouverte sur l'épaule gauche, et restent dans cette posture tout le temps de la prière, les apprentis placent leurs mains comme les soldats au repos, et la prière commence.)

TOUS (à haute voix).

Grand-maître de l'univers, principe et fin de tout ce qui existe, être sublime et éternel, vivifie nos esprits, fortifie nos cœurs, accorde-nous le courage et la fermeté nécessaires pour avancer et persister dant nos travaux. (Ici le grand-maître frappe trois coups qui sont répétés par les quatre fonctionnaires, ayant hache et tronc; coups, que le reste des carbonari répète à son tour en frappant des mains (1).

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Mes bons-cousins, le bon-cousin Siniscalchi aura incessamment la parole pour une motion de la plus grande importance. Bon-cousin terrible, allez voir dans la forêt s'il y a des païens qui veulent être admis dans notre respectable ordre. (Le terrible sort.)

CHARLES (à part).

Une motion de Siniscalchi! j'ai d'affreux pressentimens. (En s'adressant à voix basse à son voisin). Connaissez-vous l'objet de cette motion? (Le voisin lui fait un signe négatif.)

(1) Ces trois coups doivent être frappés ainsi qu'il suit : un d'abord, et les autres précipités, comme cela, *ta*, *tata*.

LE VOISIN DE CHARLES (à part).

Ce n'est pas à lui que je le dirai. (Le terrible rentre.)

LE TERRIBLE.

Bon-cousin grand-maître, il y a un païen qui désire être admis dans notre respectable ordre.

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Allez le préparer pour être reçu. (Le terrible sort). Et vous, mes bons-cousins, préparez-vous à la réception (1). (Après quelques minutes d'attente, on entend frapper un coup à la porte.)

LE GRAND-MAITRE.

Quel est l'audacieux qui cherche à troubler nos travaux?

LE TERRIBLE (derrière la porte).

C'est un païen égaré que j'ai rencontré dans la forêt, et qui désire d'être admis dans notre respectable ordre.

LE GRAND-MAITRE.

A-t-il fait son premier voyage?

(1) Ici les carbonari, y compris le grand-maître, endossent la robe destinée à recevoir les néophytes, appelée cagoule: elle consiste dans une tunique de toile grise, surmontée d'une espèce de masque ou visière, d'un capuchon pointu enfin, de la même toile, couvrant la figure, et ayant des ouvertures aux yeux: cette robe est fixée à la ceinture par une courroie, d'où pend un grand poignard, la poignée figurant une croix, attaché à une petite chaîne. Dès ce moment, jusqu'à celui où l'on débande les yeux du néophyte, le grand-maître parle toujours en grossissant et en déguisant sa voix.

N. B. Pour remplir le vide dans lequel le néophyte achève sa première et sa seconde épreuve, des carbonari se demanderont, l'un à l'autre, *le poignard*, *la chaîne*, *la robe* ou *le capuchon* qui leur manquent; mots auxquels le grand-maître répondrait, en reprenant sa voix naturelle, par ceux-ci: « Silence, mes bons-cousins, songez que nous avons un néophyte à recevoir, etc. ».

LE TERRIBLE.

Oui.

LE GRAND-MAITRE.

Comment l'a-t-il fait?

LE TERRIBLE.

Bien.

LE GRAND-MAITRE.

Qu'il fasse son second voyage. (Après quelques minutes d'attente, on entend frapper d'autres coups irréguliers à la porte.)

LE GRAND-MAITRE.

Qui frappe?

LE TERRIBLE (toujours derrière la porte).

C'est le païen qui revient de son second voyage.

LE GRAND-MAITRE.

Comment est-il sorti de l'épreuve ?

LE TERRIBLE.

Très-bien.

LE GRAND-MAITRE.

Introduisez-le.

SCÈNE II.

EDMOND, les yeux bandés, conduit par LE TERRIBLE, qui le tient au collet; LES PRECEDENS.

(Au moment où Edmond est conduit devant l'estrade du grand-maître, un grand cliquetis d'armes, produit par le choc des poignards des carbonari, se fait entendre sur son passage.)

LE GRAND-MAITRE.

Quel motif vous a conduit dans notre forêt?

EDMOND.

Le désir d'être admis dans votre ordre, dont j'ai entendu faire le plus grand éloge.

CHARLES (à part).

C'est Edmond.

LE GRAND-MAITRE.

Mais de quoi croyez-vous que nous nous occupions ici?

EDMOND.

Je pense que vos occupations ont le bien-être général pour but.

LE GRAND-MAITRE.

Vous vous trompez : nous volons, nous assassinons ; vous sentez-vous disposé à voler, à assassiner avec nous?

EDMOND.

J'ai de la peine à croire à ce que vous dites ; mais s'il en est ainsi, je vous prie, monsieur, de me faire ramener hors de cette enceinte : il me serait impossible de figurer dans une bande d'assassins et de voleurs. (Approbation silencieuse et générale.)

LE GRAND-MAITRE.

Jeune homme, nous avons lieu d'être satisfaits de vos réponses : non, vous ne vous êtes point trompé en croyant que nos travaux étaient dirigés vers le bien-être de tous : si vous aviez repondu dans un sens opposé, votre exclusion de chez nous aurait suivi de près la maladresse de vos réponses. Maintenant, dites-moi, voulez-vous prêter le serment exigé pour entrer au giron de notre ordre?

EDMOND.

Je le veux.

LE GRAND-MAITRE.

Mais prenez garde ; consultez votre courage, avant de vous décider : notre main vengeresse sait atteindre le parjure et le traître, fussent-ils liés par l'amitié ou le sang à cette main qui doit les frapper.

EDMOND.

Je persiste dans mes paroles.

LE GRAND-MAITRE (au terrible).

Approchez-le du tronc. (Edmond, à genoux sur l'estrade, et assisté par le terrible, place sa main droite sur son cœur, la gauche sur le poignard posé sur la bible.)

LE GRAND-MAITRE.

Dites avec moi : « Moi, Edmond Argonati, je jure sur ce poignard et sur cette sainte bible, de ne point révéler aux profanes les secrets respectables de la carbonerie ; de religieusement remplir les devoirs qui me seront imposés par les mesures adoptées à la majorité des voix, et de me conformer en tout et pour tout aux lois et statuts de l'ordre auquel je vais appartenir. Si jamais je deviens parjure, je consens à avoir la tête tranchée, à être mis en pièces, et à ce que mon corps soit brûlé et réduit en cendres, afin que ma destinée serve d'exemple aux traîtres, et afin que mon nom soit exécré par tous les bons carbonari ! Que Dieu entende ces paroles. (Le néophyte se lève et réprend sa place au-devant de l'estrade.)

LE GRAND-MAITRE.

Que désirez-vous donc ? (Le terrible lui souffle le mot.)

EDMOND.

La lumière.

LE GRAND-MAITRE.

Puisque nous vous avons trouvé digne de nous, que la lumière vous soit accordée. (On débande les yeux d'Edmond, qui voit, en les ouvrant, les pointes nues des poignards des carbonari tournées vers sa poitrine, son cou et vers sa tête.)

LE GRAND-MAITRE (en se levant après une pause, et en reprenant sa voix naturelle).

Les voyez-vous, ces poignards? ils seront toujours prêts à vous défendre et à vous protéger, tant que vous serez fidèle à vos sermens; ils vous perceraient le cœur si vous veniez à les fausser. (Il frappe trois coups, comme il a été dit, coups, que les quatre fonctionnaires et le reste de carbonari répètent, les uns après les autres : tous quittent leurs robes et leurs capuchons, et reprennent leurs places.)

EDMOND (après s'être approché du secrétaire avec lequel il échange quelques mots à voix basse, bas et tristement à Charles et en prenant place à sa droite).

Toi ici, Charles!

CHARLES (bas).

Je n'y suis que depuis quelques jours, et peu de temps après que mon père a cessé d'y venir.

EDMOND (bas).

Ton père!

CHARLES (bas).

Oui, mon père : j'ignorais malheureusement cette circonstance en entrant ici; mais il n'y a plus de remède maintenant : as-tu vu, Edmond, le grand-maître, le sévère Cellini, mon beau-frère?

EDMOND (sans faire attention à ce que Charles lui dit et à part).

Voilà cet horrible mystère en partie dévoilé.

CHARLES (bas).

Il va se passer d'affreuses choses, je crois, mais je suis préparé à tout hasard.

(Edmond a toujours l'air de ne pas l'écouter.)

LE GRAND-MAITRE (un coup).

La parole est à présent au bon-cousin Siniscalchi.

SINISCALCHI (en se levant).

Mes bons-cousins, je fais la motion de mettre à mort le ministre de la police Nefasto : la culpabilité de cet ex-carbonaro est si énorme et si notoire, que je renonce aux développemens de ma proposition.

DOUZE CARBONARI (en se levant).

Que le traître meure. (Ils se rasseoient.)

EDMOND (à part).

Dieu! protège le père de Julie!

CHARLES (à part et en regardant Siniscalchi).

Scélérat, tu me la paieras, ta motion. (Haut et en se levant.) Je demande la parole.

LE GRAND-MAITRE.

Vous avez la parole.

CHARLES.

Je pourrais, mes bons-cousins, en vous rappelant mon zèle pour notre sainte cause, vous prier, à ma considération, de rejeter, comme elle le mérite, l'inconcevable, j'allais presque dire, la brutale proposition du bon-cousin Siniscalchi; je pourrais récriminer... je ne le ferai pas : moi, jeune homme, je veux, même dans cette circonstance, donner une leçon de modération à la maturité. Ne le pensez pas, mes bons-cousins ; je ne veux pas atténuer la culpabilité de mon père envers nous ; elle est grande, elle mérite des reproches, une punition peut-être; mais il y a loin des

reproches à la punition dont je parle; et loin de celle-ci à la mort. Qu'a-t-il fait enfin, mon père ? il a abandonné la vente, et il a accepté le ministère de la police; ce sont là de grands torts sans doute, dans le moment actuel surtout, mais sont-ce là des raisons pour qu'on le tue? Et qui vous assure, mes bons-cousins, que ce soit dans l'intention de nous nuire que mon père a accepté cette place? qui vous dit que ce ne soit, tout au contraire, dans le but de nous être utile? attendons les évènemens, dirai-je; j'ai la conviction que mon père se repentira de sa conduite; j'en ai presque la certitude; je vote pour l'ajournement. (Il se rassied).

PREMIER CARBONARO.

Et ceux de nos frères qui sont morts!

DEUXIÈME CARBONARO.

Et notre grand-maître, le bon-cousin Belotti, qu'il a fait assassiner!

CHARLES (vivement).

Où sont les preuves de ce meurtre? qui oserait affirmer que ce soit mon père qui en est l'auteur? (Charles se rassied; Siniscalchi lève la main).

LE GRAND-MAITRE.

Silence, mes bons-cousins, la parole est au bon-cousin Siniscalchi.

SINISCALCHI (en se levant).

Je ne veux pas insister, mes bons-cousins, sur l'affaire de cet affreux assassinat; les preuves, il faut en convenir, ne sont pas assez évidentes pour en indiquer le véritable auteur; le temps peut-être éclaircira cette œuvre de ténèbres; mais je deman-

derais au bon-cousin Charles Nefasto, sur quoi fonde-t-il cette conviction du changement de son père à notre égard? depuis quand cette conviction?

CHARLES (de sa place).

J'espère, lorsque je parle de mon père, avoir le droit d'être cru sur parole.

SINISCALCHI.

Vous allez juger, mes bons-cousins, combien cette conviction, dont parle le bon-cousin Charles Nefasto, est fondée; combien cette confiance qu'il réclame, mérite de lui être acquise. Il y a à peine une heure, mes bons-cousins, M. le comte Nefasto, le ministre de la police en personne (car il connaît trop notre importance pour confier à des agens subalternes la mission dont je vais parler); il y a une heure, M. le comte Nefasto lui-même est venu, à la tête d'une centaine de cette misérable troupe qu'il appelle sa police, cerner cette maison, la fouiller dans tous ses recoins, avec l'intention hautement exprimée de nous prendre tous sur le fait, en nous réservant sans doute, s'il eût réussi, le sort de notre ami Belotti, bien qu'en employant apparemment cette fois les formes dites légales. M. le comte Nefasto et sa police (en regardant alternativement Charles et Buonaroti) n'ayant rencontré à la vente, que quelques jeunes étourdis folâtrant avec des femmes, est parti d'ici, la rage dans l'ame d'avoir manqué un si beau coup, et en adressant des reproches au digne compagnon de ses exploits, qui lui aurait fait, innocemment je pense, un faux rapport. Le bon-cousin Charles Nefasto a *peut-être* été témoin

de la scène dont je parle, peut-être il pourrait nous fournir de bons renseignemens là-dessus ; j'en appelle à sa loyauté sur l'exactitude du récit que je viens de faire ; qu'il dise que j'exagère ; qu'il ose m'accuser de mensonge.

CHARLES (à part, après avoir regardé Buonaroti, qui se mord les lèvres en baissant les yeux, et en baissant les siens à son tour).

Comment a-t-il fait pour savoir tout cela !

SINISCALCHI.

Eh ! bien, puisque le bon-cousin Charles Nefasto garde le silence, je vous en prie, mes bons cousins, vous qui avez tout vu et tout entendu, dites si ce que je viens d'exposer n'est pas l'exacte vérité.

FRUGONI, PESCARA, RUFFO (en se levant).

C'est l'exacte vérité : nous le jurons. (Long silence).

EDMOND (à part),

O comble d'infamie!

CHARLES (à part).

Je suis anéanti. (Les carbonari se parlent vivement à l'oreille : Charles se recommande à voix basse à Edmond, comme pour le prier de prendre la défense de son père).

LE GRAND-MAITRE.

Quelqu'un demande-t-il la parole pour appuyer l'ajournement proposé par le bon-cousin Charles Nefasto?

EDMOND (à part et en se levant).

C'est le père de Julie, je tâcherai de le défendre. (Haut). Moi.

LE GRAND-MAITRE.

Vous avez la parole.

EDMOND.

Ne soyez pas surpris, messieurs, si, néophyte d'aujourd'hui, je prends la parole sur une motion de cette importance. Je ne le nie pas; les affections qui me lient à quelques membres de la famille de M. Nefasto, ne sont pas étrangères à l'appui que je veux donner à l'ajournement proposé; mais je les ferai taire, au besoin, ces affections. Les intérêts de la société, dont j'ai maintenant le bonheur d'être membre, m'animent bien autrement à vous détourner, mes chers cousins, de mettre sur-le-champ à exécution la mesure proposée par M. Siniscalchi. — De quoi s'agit-il donc, messieurs? de nous débarrasser d'un mauvais ministre de la police? mais la mort de M. Nefasto, ne changera rien à votre position : un mauvais ministre de la police sera bientôt remplacé par un autre plus mauvais encore, qui vous poursuivra avec plus de fureur que son prédécesseur. Il y a plus, mes amis; cette mort, dont on vous croira certainement les auteurs, centuplera, dans un cas donné, les poursuites et les rigueurs contre vous : si par malheur (que le ciel éloigne de nous telle catastrophe!) si par malheur nos armées ne sont pas victorieuses, s'il est écrit que l'étranger doive nous envahir et nous dicter la loi; n'en doutez pas, mes chers cousins, nous monterons tous au supplice après la consommation de l'acte dont il est question. Cet acte, messieurs, est aussi impolitique qu'inutile et dangereux; il est même diamétralement contraire à nos institutions. Comment, mes bons-cousins, c'est au moment où nous avons

besoin de multiplier le nombre de nos frères, que nous répandrions le sang! songez-y bien, mes chers cousins, ce sont les martyrs et non les oppresseurs qui font des prosélytes. Eh quoi! enfin, nous qui combattons la tyrannie, nous serions tyrans nous-mêmes! la motion de M. Siniscalchi est donc, pour le moment du moins, inutile, dangereuse, impolitique, et en même temps contraire à nos institutions. Ce n'est pas tout, mes bons-cousins; vous avez ici votre grand-maître, et le jeune ami qui siège à ma gauche, qui sont, l'un le beau-fils, l'autre le fils de celui dont on veut décréter la mort : ces raisons ne seront-elles pas d'un grand poids sur vos cœurs généreux? aurez-vous le courage de leur arracher la vie, en votant la mort du père de l'un, et du beau-père de l'autre? Je vote pour l'ajournement. (Il s'assied).

LE GRAND-MAITRE (frappe un coup et se lève).

Je ne veux pas, quant à moi, qu'on ait le moindre égard à ma position. Je prouverai au contraire, malgré la chaleureuse allocution que nous venons d'entendre, qu'il est de l'intérêt de notre propre existence d'effrayer les traîtres qui sortent de notre sein, qui sont en possession de nos secrets.

CHARLES (à part).

Qu'entends-je? Cellini contre mon père!

LE GRAND-MAITRE.

Je parle à des carbonari; et aucun de vous, j'en suis certain, ne sera étonné de ce que moi, le beau-fils de Nefasto, je prenne la parole contre le père de ma femme, lorsque j'ai acquis la certitude,

par les faits irréfragables qu'on vient de mettre sous vos yeux, que ce père est un monstre d'iniquité, un persécuteur infame de nous tous, mes bons-cousins, dont il était le frère, de notre ordre respectable, dont il était un des membres. Vous le savez, mes bons-cousins, c'est dans le but de conquérir la liberté, que notre ordre a été institué ; et c'est exclusivement à l'impénétrable secret que nous avons religieusement observé dans nos travaux, que nous devons notre régénération politique. Eh! que deviendrions-nous tous, mes bons-cousins, que deviendraient cet ordre et cette sainte liberté, si, assurés de l'impunité, nous allions, vous ou moi, en divulguant les secrets de nos ventes, travailler à détruire aujourd'hui, l'indépendance qu'hier nous avions conquise? C'est pourtant d'un crime, beaucoup plus odieux que celui que je viens de désigner, que Nefasto s'est rendu coupable : je le répète donc avec la plus profonde conviction de mon cœur, la mort de cet homme est indispensable au salut de la liberté et conséquemment à celui de notre existence ; il faut, s'il y a encore un traître parmi nous, qu'il sache que toutes les cuirasses, que la protection de tous les puissans de la terre, ne l'empêcheront pas de tomber victime de notre juste vengeance. Non, mes bons-cousins, ce n'est pas le ministre de la police, notre ennemi, que je trouve criminel ; c'est ce ministre ex-carbonaro qui mérite d'être puni. Nefasto payen et ministre de la police, je l'aurais absous ; Nefasto ex-carbonaro, persécuteur de nos frères, je le condamne. (Il se rassied.)

TOUS (en se levant, à l'exception de Charles, de Buonaroti et d'Edmond).

Que le traître meure. (Ils se rasseyent.)

LE GRAND-MAITRE.

Quelqu'un demande-t-il encore la parole pour appuyer l'ajournement? (Silence.) Dans ce cas je m'en vais d'abord mettre aux voix cet ajournement. Que ceux qui sont pour l'ajournement proposé par le bon-cousin Charles Nefasto se lèvent. (Cherles seul se lève.)

CHARLES (bas à Edmond en se rasseyant).

Et toi aussi, tu m'abandonnes!

EDMOND (bas à Charles).

Je m'abstiens de voter, c'est tout ce que je puis faire.

LE GRAND-MAITRE.

Que ceux qui sont pour la motion du bon-cousin Siniscalchi se lèvent. (Tous se lèvent excepté Charles, Edmond et Buonaroti.)

CHARLES (à part).

Dieu! c'en est fait de mon père!

LE GRAND-MAITRE.

La proposition du bon-cousin Siniscalchi est adoptée. Bon-cousin orateur, prenez vos conclusions.

L'ORATEUR.

Mes bons-cousins, le ministre de la police Nefasto, qui était naguère un des membres de notre ordre, ayant, non-seulement abandonné notre cause, mais s'étant tourné contre nous, s'étant mis à la tête de nos persécuteurs, (faits évidens, faits que personne n'a osé révoquer en doute dans cette enceinte, et dont les bons cousins Siniscalchi, Pescara, Ruffo, moi-même, nous avons été les

témoins oculaires), je demande en conséquence de ces faits, et de la motion qui vient d'être adoptée, qu'il soit infligé à ce même ministre de la police Nefasto, ici et sans désemparer, la punition à laquelle nos lois condamnent les traîtres et les parjures; je demande, dis-je, qu'un d'entre nous soit choisi par le sort, pour lui percer le cœur. (Il se rassied.)

LE GRAND-MAITRE.

Bon-cousin secrétaire, faites l'appel des bons-cousins ici présens.

LE SECRÉTAIRE.

Bon-cousin grand-maître, nous sommes trente-deux en tout; je m'en vais faire l'appel. (A mesure qu'on fait l'appel, et que ceux qui sont nommés répondent *présent*, le secrétaire place les billets sortans dans des boules, qui sont jetées dans une urne qu'on place après, sur le tronc du grand-maître.)

LE SECRÉTAIRE.

Buonaroti, Tronchi, Giustino, Frugoni, Ruffo, Argonati, Digiorgio, Ponzoni, Sartorio, Mira, Ardenti, Nefasto (Charles), Giacometto, Pescara, Alliata, Benvenuti, Garofalo, Mattucci, Petrella, Andolfati, Lanza, Cellini, Fiore, Castelli, San-Marco, Moreno, Renzi, Gallo, Pucci, San-Giuliano, Siniscalchi, Arconti.

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Que le plus jeune des bons cousins s'avance.

LE SECRÉTAIRE.

C'est le bon-cousin Charles Nefasto qui est le plus jeune.

EDMOND (à part).

Serait-ce à lui à choisir le meurtrier de son père!

(Haut et en se levant.) Je suis plus jeune que Nefasto.

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Bon-cousin Argonati, j'approuve le sentiment qui vous dicte ce mensonge ; mais les lois qui nous régissent ne sauraient être transgressées par aucune considération humaine ; c'est dans leur religieuse observation que repose notre existence. Bon-cousin secrétaire, faites-nous connaître l'âge respectif des bons-cousins Nefasto et Argonati.

LE SECRÉTAIRE (en lisant).

Nefasto (Charles), né le 10 juin 1801, nous sommes en février 1821 : il aura bientôt vingt ans. Argonati (Edmond), né en décembre 1799 : il a vingt-deux ans.

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Bon-cousin second assistant, procédez à ce qui doit être fait.

LE DEUXIÈME ASSISTANT (à part).

Quel odieux service à rendre à l'amitié! (Il va droit à Charles, et en lui bandant les yeux, lui dit tout bas.) Du courage, mon ami.

CHARLES (bas à Buonaroti).

Du courage! pour assassiner mon père! (Le second assistant le conduit devant l'estrade du grand-maître; en attendant, le secrétaire s'empare de l'urne, la remue et la présente à Charles, en conduisant son bras.)

CHARLES (à part au moment d'extraire la boule).

Dieu! viens à mon secours! (Le second assistant lui débande les yeux, et il retourne à sa place, après avoir donné la boule au secrétaire, qui la remet au grand-maître.)

LE GRAND-MAITRE (un coup en lisant).

Argonati (Edmond).

CHARLES (à part).

Malheureux! c'est mon ami que j'ai choisi! (Il se rassied.)

EDMOND (à part).

Décret épouvantable du ciel! (Silence prolongé.)

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Bon-cousin Argonati, vous avez juré de vous conformer aux statuts de notre ordre; et vous devez vous souvenir que, sachant de quoi il s'agissait, j'ai, exprès par une question additionnelle, tâché de vous ouvrir les yeux sur la sévérité des devoirs que vous alliez vous imposer en entrant ici. Je ne doute pas de votre courage; mais que vos affections individuelles ne vous fassent point chanceler dans la haute mission confiée à vos mains. Souvenez-vous que c'est par le sang qu'on expie parmi nous les infractions à ces devoirs.

EDMOND.

Bon-cousin grand-maître, c'est en vain que vous me rappelez cette dernière circonstance; la mort ne m'effraie pas; mais je suis l'esclave de mes sermens; je m'acquitterai de mon devoir.

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Bon-cousin premier assistant, quelle heure est-il?

PREMIER ASSISTANT.

Bon-cousin grand-maître, le soleil n'éclaire plus notre forêt.

LE GRAND-MAITRE (un coup).

Puisque le soleil n'éclaire plus notre forêt, je déclare, mes bons-cousins, que la séance est levée. (Ici trois coups, qui sont répétés, comme à l'ordinaire, par les quatre fonctionnaires d'abord, et par les carbonari après.) Je vous prie, mes bons-

cousins, de ne pas oublier la bourse des pauvres.

(Il parle à l'oreille de plusieurs carbonari, qui s'approchent de son siège, et qui lui répondent par ces mots) : « Ce soir; » (ou bien par ceux-ci) : « A ce soir donc. »

(Les carbonari sortent en déposant quelques pièces de monnaie dans la bourse des pauvres, et en chantant le couplet suivant) :

Ce loup dévastateur, fléau de l Apennin,
Qui remplissait nos rangs de meurtres, de carnages,
Va recevoir le prix qu'on doit à tant d'outrages;
Un bras vengeur se lève, il frappe l'assassin.

UN CARBONARO.

Bientôt nous chanterons l'autre couplet.

SCENE III.

CELLINI, SINISCALCHI, FRUGONI, EDMOND, CHARLES.

SINISCALCHI (bas à Frugoni).

Il faut ne pas perdre de vue le jeune Nefasto.

FRUGONI (bas à Siniscalchi).

Le moyen de le retenir auprès de nous malgré lui?

SINISCALCHI (bas).

Nos poignards.... il est inutile de prévenir Cellini : dans sa bonne foi, il n'admettrait pas dans Charles la possibilité d'une faiblesse.

CELLINI.

Prenez le devant, mes amis, pour rentrer en ville; je dois rester seul un instant avec Edmond.

(Charles, Frugoni sortent.)

SINISCALCHI (à part et en s'en allant).

Bonheur ineffable de la vengeance! un fanatique

d'honneur, un fanatique de liberté me prêtent, l'un son bras, l'autre son crédit, pour que je la savoure avec délices. (Il sort.)

SCENE IV.

CELLINI, EDMOND.

CELLINI.

Partons à notre tour, Edmond; j'ai voulu être seul avec toi; j'ai à te parler, mais ce sera à Naples et sans témoins. (Ils sortent.)

FIN DE L'ACTE QUATRIÈME.

ACTE V.

La place du palais du roi, comme dans le second acte: il fait nuit sombre; deux reverbères, dont l'un devant l'hôtel Nefasto, l'autre devant l'église, éclairent le côté gauche de la scène; le côté droit et le fond du théâtre sont dans l'obscurité; les boutiques et l'église sont fermés; les factionnaires, qu'on change au lever du rideau, sont à leur poste. Des carbonari, enveloppés dans leurs manteaux, passent et repassent sur la scène; ils se groupent; ils chuchotent, ils se croisent, ils abordent parfois les factionnaires et causent mystérieusement avec eux: quelques rares passans, intimidés par la vue de toutes ces figures suspectes, se hâtent de passer outre et quittent aussitôt la scène. Les personnages, comme dans le second acte, paraissent à mesure qu'on les nomme.

SCENE UNIQUE.

CELLINI, EDMOND.

CELLINI (comme en continuant une conversation commencée).

Je ne ferai ici aucune mention de nos intérêts privés : je le sais, toi, le fiancé de sa fille, moi, son beau-fils, Charles même, nous deviendrions victimes de cet homme, atroce lorsqu'il s'agit de ses croyances politiques : nos dangers individuels ne doivent être d'aucune considération dans cette grave question ; la liberté de la patrie, le maintien de nos nouvelles institutions, le salut de notre ordre, d'où dépendent ces biens, doivent seuls guider et affermir ta main.

UN CARBONARO (bas à Cellini).

Les factionnaires qu'on vient de placer sont de nos bons-cousins : ils ne crieront aux armes que lorsque tout sera accompli. (Il se retire.)

CELLINI (après un signe d'approbation donné au carbonaro).

Non, on ne remplacera pas un homme comme Nefasto; il est le plus courageux, le plus opiniâtre, le plus dangereux de nos adversaires; non, ce n'est pas un crime de le tuer; c'est un acte de justice de purger notre pays de l'ennemi le plus déclaré de son indépendance; c'est la patrie qui réclame son sang : les meurtres criminels sont ceux qui sont exécutés dans des vues purement personnelles; nous ne nous rendons pas coupables de ces actions odieuses; c'est au bien-être général que nous immolons des victimes.

UN PASSANT (qui se voit observé et suivi par quelques carbonari).

Que diable me veulent ces gens-là? (Il sort.)

CELLINI.

J'aurais désiré, Edmond, que le sort m'eût désigné; je t'aurais montré quelle est la force de ce bras en perçant le cœur d'un traître; mais puisque c'est toi qui as été choisi, parle, Edmond; je suis ton ami après tout; si cet acte te répugnait, veux-tu que je me charge de l'accomplir? je dirai que c'est toi....

EDMOND.

Je te remercie, Cellini; je conçois que mon amour pour Julie te fasse craindre que je chancelle au moment de frapper : sois tranquille, Cellini, je suis pénétré autant que toi de la gravité de mes

devoirs, je me sens la force de les remplir, et je ne permettrai pas qu'un autre s'en acquitte à ma place.

CELLINI.

Ton langage, Edmond, me pénètre d'admiration et de confiance; il est digne d'un carbonaro : tiens, prends mon poignard; touche; la pointe en est acérée et la trempe parfaite : vise bien, frappe avec force, et le coup portera. (Ils échangent leurs poignards.) Il est près de minuit; il faut agir sur-le-champ.....

FRUGONI (arrivant d'un air pressé, à Cellini).

Charles a voulu tuer Siniscalchi; nous l'avons désarmé...., nous ne savons ce qu'il est devenu, et je crains....

CELLINI.

Où est Siniscalchi à présent?

FRUGONI (en indiquant la gauche du spectateur).

Il est ici près, avec nos bons-cousins.

CELLINI (à Edmond).

Je m'en vais le voir : Edmond, je reviens à l'instant.
(Il va, suivi de Frugoni, se grouper dans le fond à gauche avec les carbonari, dont quelques-uns, de temps à autre et pendant la durée du monologue qui va suivre, en se détachant du groupe, courent dans différentes directions, comme pour suivre les instructions données par Cellini.)

EDMOND.

Etrange, épouvantable destinée! moi, l'amant de Julie! moi qui ne vivais que de l'espoir de la rendre heureuse, c'est moi que tu choisis pour être l'assassin du père de celle que j'adore!.. Et sa mère! celle que j'appelais aussi ma bonne mère! je les tue du même coup! je leur perce le cœur! moi! avec cette main!... non, ce ne sera pas.

(Long silence.) Eh quoi! je ne saurais m'élever à la hauteur des sentimens de Cellini! les saints noms de liberté, de patrie, auraient-ils moins d'écho dans mon cœur que dans le sien!...

UN DEUXIÈME PASSANT (qui, comme l'autre, se voit accosté et observé).

Dieu! quelles figures sinistres! (Il sort.)

EDMOND.

Je me tuerai, et alors tout est dit, (Il tire à demi son poignard.) Et les sermens que j'ai prêtés! et le refus que j'ai fait du bras de Cellini! (En remettant son poignard.) C'est bien le cas d'avoir le courage de supporter la vie.

UN TROISIÈME PASSANT (qui comme les autres, se voit accosté et observé).

Qu'est-ce que tous ces hibous? rentrons vite au logis. (Il sort.)

EDMOND.

Et, que va dire le monde! et ces reptiles à calcul, toujours prêts à louer exclusivement les actions qui leur rapportent du profit, et à diviniser l'ignominie qui leur offre de l'or! ils me blâmeront, que je tue ou que je me tue; ils m'appelleront assassin ou parjure... lâche peut-être! (Avec l'expression de la plus amère ironie.) Sublime éducation qu'on nous donne! avec Plutarque à la main, avec les livres qui nous parlent des Brutus et de Léonidas, pour vivre dans le *positif* dix-neuvième siècle!.... siècle de turpitude et d'infamie! (Silence.) Eh quoi! l'amour d'une femme et les coassemens de ces êtres dégradés me feraient hésiter à maintenir mes sermens! il y a un moyen infaillible pour ne pas s'écarter du droit chemin; c'est celui de suivre la

ligne tracée par la véritable vertu; oui, de cette même vertu que les hommes nous inculquent, désintéressés et de bonne foi qu'ils sont, au moment où ils nous l'enseignent; de cette vertu qu'ils désertent ensuite, qu'ils tournent même en ridicule, lorsque les vices et les passions les forcent à se parjurer, à donner un démenti aux principes qu'ils ont prêchés. Nefasto est coupable envers les intérêts les plus chers à la patrie ; quelles que soient ses intentions, qu'il soit le père de Julie, qu'importe ! il faut qu'il meure ; et puisque j'ai été choisi par le sort, puisque j'ai juré, je maintiendrai ce que j'ai promis. (Il reste absorbé dans ses pensées.)

CELLINI (en quittant le groupe et s'avançant avec Siniscalchi).

Edmond, toutes les précautions sont prises pour empêcher Charles de voir son père ; s'il l'a vu, s'il lui a tout dit (je ne saurais le croire pourtant), l'heure de ce jeune homme a sonné, et Nefasto n'échappera pas pour cela à notre juste vengeance; elle ne serait que différée. Ils sont bien à plaindre ceux qui nous croiraient si bas tombés, qu'ils pussent nous manquer impunément. Attendons le résultat des ordres que j'ai donnés. (Entrent madame Nefasto et Julie par l'hôtel Nefasto.)

MADAME NEFASTO (à demi-voix, en conduisant sa fille par la main et restant près du seuil de la porte).

Viens, ma fille; Edmond doit être ici à nous attendre. (En forçant un peu la voix.) Edmond, Edmond.

EDMOND (surpris et bas à Cellini et à Siniscalchi).

Qui m'appelle? (Cellini et Siniscalchi lui recommandent le silence, en le conduisant vers la droite, sur le devant, dans le coin le plus obscur de la scène.)

FRUGONI (après avoir examiné ces dames, et en s'avançant par la droite, bas à Cellini, à Edmond, etc.)

Madame Nefasto et sa fille.

EDMOND (à part).

Ciel! la voici! (Cellini et Siniscalchi continuent de lui recommander le silence.)

FRUGONI (bas).

Faudra-t-il ajourner?.....

SINISCALCHI (bas).

Ajourner! et pourquoi?

CELLINI (bas).

Nous nous réglerons d'après les évènemens.

(Entrent Charles et Buonaroti par la droite.)

BUONAROTI (bas à Charles, en le retenant).

Arrête, Charles.....

CHARLES (bas).

Ne l'espère pas..... j'ai été fils avant d'être carbonaro.

JULIE (bas à sa mère).

O ma mère! laisse-moi aller, encore une fois, tâcher de fléchir mon père.

MADAME NEFASTO (bas).

Eh bien, ma fille! rentrons; renonçons à notre projet; viens, en signant un contrat odieux, donner un éternel adieu à Edmond; viens, et tu partageras après-demain la couche de l'*adorable* Pietra-Catella : choisis, ma fille, Edmond et la fuite, ou Pietra-Catella en restant.

JULIE (en s'abandonnant entre les bras de sa mère).

O ma mère! ô mon pauvre père!

BUONAROTI (bas à Charles).

Tu le vois, ils sont là; tu te perds, et tu ne sauves pas ton père.

CHARLES (bas).

Malheureux! c'est moi, par mon affreuse étourderie, qui mets le poignard entre leurs mains, et tu prétends me retenir! et tu veux que je ne m'expose!

BUONAROTI (bas).

Ecoute....

CHARLES (en se dégageant).

Laisse-moi; il faut le sauver ou périr. (Il court vers l'hôtel de son père, où il rencontre sa mère et sa sœur.)

BUONAROTI (en s'en allant).

Pauvre ami! il est perdu. (Il sort.)

CHARLES (toujours à demi-voix).

C'est vous, ma mère! toi, Julie! à cette heure-ci! et comment!

FRUGONI (qui s'est un peu avancé pour reconnaître Charles, bas à Cellini, etc.)

Charles est ici.

CELLINI (approuve; et puis, suivi par Edmond, Siniscalchi et Frugoni, en marchant avec précaution, et en suivant toujours la ligne la plus obscure de la scène, il va se placer derrière madame Nefasto, Julie et Charles, en disant tout bas) : Silence. (En même temps ces derniers s'avancent sur le devant du théâtre).

CHARLES.

Dites-moi où est mon père? Où est-il, ma mère?

MADAME NEFASTO.

Je l'ignore, mon fils.... Qu'as-tu, Charles? pourquoi ce trouble que je lis sur ta figure?

CHARLES.

Où est mon père, dites-moi où il est? il faut que je le voie à l'instant même.

JULIE.

Mais de quoi s'agit-il, Charles? Tu me fais trembler; explique-toi...

CHARLES, (en embrassant sa sœur avec effusion).

Je ne le puis, ma sœur, il faut que je sois seul avec lui.

CELLINI (arrivé ici, avec les autres, à la fin de sa course).

Que signifient ces embrassemens et ces larmes!

MADAME NEFASTO.

Est-ce un danger imminent?

JULIE.

En voudrait-on à ses jours?

CELLINI (en s'avançant un peu et portant la main à son poignard).

Il nous trahit, le lâche! je l'immolerai.

JULIE.

Ton silence me tue, mon frère. (Cellini se rassure et abandonne son poignard). Tiens, il sera peut-être chez lui, chez le prince peut-être, va, vole le trouver.

CHARLES.

J'y cours..... (Il demeure immobile en rencontrant Cellini). Celli...!

CELLINI.

Où courez-vous ainsi, mon frère?

MADAME NEFASTO.

Cellini! ne retenez pas mon fils; Charles est dans un état de trouble inexprimable; il a quelque chose de très-pressant à dire à son père.

CELLINI.

Un grand secret, apparemment?

JULIE.

Oui, Cellini, un secret qu'il n'a pas voulu nous

confier : vole, Charles ; Cellini, ne le retenez pas ; je tremble pour les jours de mon père.

CELLINI.

Le retenir ! voilà le passage libre, qu'il le franchisse. (On voit dans le fond quelques carbonari tirant à demi leurs poignards.)

CHARLES.

Cellini, je suis incapable...

CELLINI.

Restez, jeune homme ; c'est ce que vous aurez de mieux à faire.

SINISCALCHI (en s'avançant sur la scène).

Ajournez à demain ce que vous avez à confier à monsieur votre père ; demain vous serez encore à temps.

CHARLES (en s'efforçant de contenir sa colère).

En êtes-vous sûr, monsieur ?

MADAME NEFASTO.

Qu'avez-vous donc, Cellini ? Quel langage tenez-vous tous ? moi, je ne vous comprends pas.

JULIE.

Vous avez tous des airs à me faire craindre les plus grands malheurs ; parlez, Cellini, il y a du mystère en tout ceci.

SINISCALCHI.

Je vous l'expliquerai, mesdames, avec ma franchise accoutumée : c'est le mariage rompu de mademoiselle ; ce sont les chagrins de notre ami Edmond Argonati, qui causent notre ennui à tous.

CHARLES (à part).

Tu sais bien que ce n'est pas cela, vil hypocrite !

CELLINI (après avoir lancé un regard de reproche à Siniscalchi).

Et vous, ma sœur, vous, ma mère, par quel hasard vous trouvez-vous ici, seules, à cette heure?

JULIE.

Ma mère veut partir.....

MADAME NEFASTO.

Je veux la conserver à un homme que je crois digne d'elle, je veux l'arracher à des nœuds odieux.

JULIE.

Et je vous quitte, Cellini, je quitte ma sœur; nous quittons décidément mon pauvre père. (elle pleure.)

CHARLES (on entend le vent mugir).

Le temps est mauvais, il faut rester.

CELLINI (en lançant à Charles un regard menaçant).

Mais il n'y a pas là de quoi vous tant affliger, Julie; vous quittez un père qui ferait le malheur de vos jours.

JULIE (vivement).

Je quitte un père tendre, un père incomparable, Cellini, qui n'est pas coupable du mal qu'il me fait; je suis accoutumée à voir ce père, à le chérir, à lui obéir, et, l'abandonner comme cela, sans lui baiser la main, sans lui dire seulement adieu! c'est plus fort que moi, le cœur me manque, je sens l'ame se déchirer. (Le vent mugit avec force, Frugoni se confond avec les autres carbonari.)

EDMOND (en s'avançant presque machinalement).

Et c'est cet ange que je vais immoler!

JULIE.

Toi ici, mon ami! Ma mère, voici Edmond.

EDMOND, (à part et comme en s'éveillant).

Je me suis trahi ! imprudent !

JULIE.

Tu étais près de nous, et tu ne répondais pas ! et tu ne me dis rien, mon ami ! Ma mère t'a déjà écrit, elle compte sur toi : nous pensions te trouver ici ; tu viendras avec nous, Edmond, n'est-ce pas ?

EDMOND (à part).

Je n'y résiste pas. (Haut.) Je partirai, Julie.

MADAME NEFASTO.

Mais il faudrait partir sur-le-champ ; demain au plus tard.

EDMOND (machinalement).

Je serai déjà parti ?

JULIE.

Tu seras déjà parti !...

EDMOND (en se ravisant).

Je veux dire que je suis prêt.

UN CARBONARO (bas à l'oreille de Cellini).

Il vient de rentrer par la porte de la rue. (il s'éloigne.)

CELLINI (à part, comme soudainement frappé d'une idée).

Nous pouvons aller le trouver chez lui. (Haut.) Viens avec moi, Edmond ; Charles, restez.

EDMOND.

Adieu, Julie ; je ne te reverrai.... (Avec l'air le plus déterminé,) Allons, Cellini.

CELLINI.

Nous allons revenir à l'instant. (Il dit un mot à l'oreille de Siniscalchi ; et puis, suivi d'Edmond et de plusieurs autres carbonari, il sort par la gauche. Aussitôt une demi-douzaine de carbonari s'empare de la porte de l'hôtel Nefasto, comme pour en garder les approches.)

CHARLES (à part).

Ils vont pour le tuer!... je les en empêcherai. (Il fait un pas vers la porte, et il s'arrête tout-à-coup.) Ils sont là!... ils me poignarderont! (Il demeure immobile, absorbé dans ses pensées.)

JULIE.

Qu'est-ce, ma mère? qu'a-t-il, Edmond? quel égarement dans ses traits et dans son langage!.... Parle, mon frère.... il y a du sombre, de l'affreux en tout cela.

MADAME NEFASTO.

Explique-toi, mon fils. (Le vent mugit encore avec force.)

CHARLES (qui n'a rien entendu de ce qu'on lui a dit).

Si du moins ils me laissaient parvenir jusqu'à lui.

JULIE.

Qui donc, lui? notre père?

MADAME NEFASTO.

En voudrait-on à sa vie?

CHARLES (comme en s'éveillant).

Notre père!.... oui, ma mère!.... oui, Julie!.... ils veulent... (Siniscalchi lui fait des signes avec les yeux.)

JULIE.

Que lui veut-on?

MADAME NEFASTO.

Achève. (Dans ce moment, on entend chanter, derrière les coulisses, le couplet suivant, faisant suite à celui qui a été chanté par les carbonari à la fin du quatrième acte. Le vent mugit avec violence pendant la durée du couplet, et se mêle affreusement aux pauses de la musique. Tous prêtent attention; Charles et Siniscalchi avec anxiété.)

Ah! que ce bras est fort! salut à la patrie.
On a percé le cœur au loup de l'Apennin,
Il nage dans son sang; il meurt dans sa furie;
Gloire à ce bras vengeur, honneur au bon-cousin.

SINISCALCHI (à part).

Il expire, le traître!

CHARLES.

Ah! mon père! ah! mon Dieu! (En s'avançant d'un air terrible vers Siniscalchi.) Ah! scélérat!

MADAME NEFASTO, JULIE (en allant vivement vers Charles et s'interposant entre lui et Siniscalchi).

Quoi! qu'est-ce, mon frère? qu'est-ce, mon fils?

LA VOIX DE NEFASTO.

Sortez, misérables! délivrez-moi de votre présence.

MADAME NEFASTO.

C'est lui!

JULIE.

C'est mon père!

CHARLES (comme hors de lui et en criant).

On veut l'assassiner!... on l'assassine!...

MADAME NEFASTO, JULIE.

On l'assassine! on l'assassine! (Elles et Charles courent, comme des forcenés, vers l'hôtel Nefasto, d'où les carbonari, en leur présentant la pointe de leurs poignards, les font reculer petit à petit, et malgré leurs efforts pour s'ouvrir un passage, jusqu'au devant opposé de la scène.)

JULIE (en se débattant).

Percez-moi le cœur, mais que j'expire en l'embrassant.

MADAME NEFASTO (en se débattant).

Tuez-moi, mais que j'aille jusqu'à lui.

CHARLES (en se débattant).

Assassins, infames assassins, assassinez-moi.

LA VOIX DE NELASTO.

Oui, je vous abhorre, je vous méprise, vous et votre liberté.

LA VOIX DE CELLINI.

Ecoute ce blasphémateur, et épargne-le si tu l'oses.

MADAME NEFASTO (en se débattant).

Oh! désespoir.

CHARLES (en se débattant).

Oh! rage.

LA VOIX DE NEFASTO.

Edmond... Edmond... toi!...

JULIE (en se débattant).

Edmond, Cellini, où êtes-vous?

NEFASTO (par la porte de son hôtel, courant, arrachant le poignard de sa poitrine, et venant tomber sur le devant, à droite, au milieu des siens).

Au meurtre! à l'assassin!... Argo... (il tombe, il expire)

JULIE. } (tombant à genoux autour du cadavre). { Mon père!
Mme NEFASTO. } { Mon pauvre père!
CHARLES. } { Malheureux ami!

SINISCALCHI (à part).

Va maintenant commander à la police de Satan.

(Edmond et Cellini se montrent sur le seuil de la porte de l'hôtel Nefasto).

JULIE (en apercevant Edmond, se levant et fesant un pas vers lui).

Edmond, au secours; on a blessé, on a assassiné mon père...

EDMOND.

Ne t'approche pas, Julie; je suis son meurtrier:

je suis un scélérat à tes yeux ; aux miens, j'ai tout sacrifié à mes devoirs. Je suis carbonaro.

CELLINI (en lui serrant la main).

Tu es digne de l'être. Julie tombe comme morte : des hommes, avec des flambeaux à la main, entrent par le café et par les hôtels de la place ; les factionnaires crient aux armes, le tambour bat au champ ; la garde se forme devant la façade du palais, la toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

OBSERVATIONS.

Cette pièce n'ayant été reçue ni aux Français, ni à la Porte-Saint-Martin, les lettres qui suivent, en instruisant le public des rapports qui ont existé à ce sujet entre l'auteur et les directeurs de ces deux théâtres, le mettront à même de juger quelle est des deux parties celle qui a tort, celle qui a raison. Mais la critique à laquelle la lettre de l'auteur sert de réponse n'est pas la seule qu'on lui ait adressée. On lui a fait observer en outre que c'était rendre un bien mauvais service à l'Italie et aux carbonari que de mettre de pareils évènemens sur la scène. L'auteur n'est pas de cet avis. S'il avait cru ces observations fondées, il n'aurait pas hésité à jeter son manuscrit au feu : ses opinions, ses antécédens sont connus, et il lui est peut-être permis de penser qu'à cet égard il mérite d'être cru sur parole. Mais ne nous bornons pas à des généralités, n'accordons pas tout crédit à un sentiment d'amour-propre ; abordons la question, et examinons-la froidement.

Le fait dont il s'agit, dirai-je d'abord, est tellement connu et notoire (tous les journaux du tems en ont parlé), qu'il y aurait niaiserie de la part de l'auteur à ne pas s'emparer de ce sujet comme d'un autre, dans un moment surtout, dans un pays où tout se dit et tout se sait.

Est-ce donc en dévoilant l'*a b c* des cérémonies et des rites d'une secte vivante en Italie qu'il aurait fait du tort à l'une et à l'autre? Mais il y a toute sorte de livres sur cette matière

un, entre autres, par M. Saint-Edme, carbonaro, publié en 1821, où l'on trouve des détails bien autrement importans que ceux donnés par l'auteur : il a d'ailleurs, dans l'intention d'éviter des longueurs et des répétitions fastidieuses, beaucoup changé dans ces rites et ces cérémonies; la prière même n'est pas exactement celle des carbonari.

Serait-ce donc enfin dans ce que Siniscalchi, Italien et carbonaro, joue un rôle infame, que consiste ce tort? Comptons.

Il y a dans le drame, à côté de cet homme profondément immoral, trois ou quatre personnages dont deux sont d'assez braves gens, et les deux autres de fort braves gens. Charles est un excellent jeune homme : chez lui l'ardent besoin de sauver l'auteur de ses jours est en lutte permanente avec le secret de l'affiliation; il ne montre quelque velléité d'y manquer qu'à la dernière extrémité, en ne confiant même qu'à son père seul le danger qui est suspendu sur sa tête. Buonaroti est aussi un excellent jeune homme. Animé du vif désir de préserver les jours de son ami, il ne se rend jamais coupable envers ses devoirs de carbonaro.

Je ne ferai aucune mention de Frugoni, Pescara et Ruffo, qui ne sont pourtant pas de méchans hommes, puisqu'en ne connaissant pas le fond de la pensée de Siniscalchi, ils ne lui prêtent leur assistance que dans la persuasion qu'il est, comme Frugoni l'appelle, un vrai carbonaro. Je m'occuperai encore moins des autres carbonari, *jeunes gens à tête ardente et sans éducation*, ainsi qu'on l'a dit dans la Notice historique : ne parlons pas de tous ces gens-là, personnages de peu ou d'aucune importance; mais Cellini et Edmond, répéterai-je, sont de fort braves gens. Non, Cellini n'est pas, comme le nomme Siniscalchi, un *fanatique de liberté*. C'est un caractère antique, inflexible, un vrai Caton. Il fait tuer Nefasto, parce qu'il est profondément convaincu de la nécessité de ce meurtre pour le bien de sa patrie : non, il n'est pas la dupe de la noirceur de Siniscalchi : il ignore, à la vérité, l'inique ressort qui le fait agir; s'il le connaissait, il tuerait celui-ci d'abord, sans épargner pour cela les jours

de son beau-père. Et quant à Edmond, Siniscalchi ne fait que découvrir la turpitude de son cœur, en l'appelant un *fanatique d'honneur.* Edmond a certainement beaucoup d'honneur, mais il n'est pas fanatique; il a l'ame d'un Brutus, personnage rare, j'en conviens, à cette époque; il en existe pourtant, et qu'on me permette d'ajouter, en Italie plus que partout ailleurs, Non, Edmond n'est pas plus que Cellini la dupe de Siniscalchi. L'action de tuer Nefasto n'est chez lui que la conséquence rigoureuse de l'austérité de ses principes; il leur sacrifie son violent amour pour Julie, son avenir, tout.

Voilà donc, de compte fait, dans ce drame, quatre beaux caractères pour un mauvais. Qu'on m'indique les lieux où cette proportion existe entre les hommes, et je me réconcilie avec la société. Les carbonari ou les Italiens auraient-ils la prétention d'être tous des anges sous formes humaines? Je ne les crois pas atteints de cette manie. Ce drame, ce fait, ce meurtre, ne prouvent donc absolument rien ni contre les Italiens, ni contre les carbonari. La violence d'ailleurs est, s'il est permis de s'expliquer ainsi, une condition de l'existence des sectes secrètes : qu'on lise leur histoire, à commencer par celle des Beati-Paoli (1) jusqu'à celle du juste-milieu (2), et qu'on dise si je me trompe. Les lois existantes

(1) C'était une secte dont parlent quelques chroniqueurs siciliens, et dont la fondation se perd dans la nuit du temps, bien qu'elle existât encore au commencement du XVIIIe siècle. Le but que se proposait cette secte, était de se substituer aux lois dans une époque où elles étaient sans force, ou exceptionnelles et barbares comme la secte même. Un coup de carabine envoyait à l'autre monde l'homme qui se rendait coupable d'une mauvaise action envers la société.

Il ne serait pas hors de propos d'établir une secte pareille par le temps qui court; en mettant toutefois, pour se conformer aux mœurs du siècle où nous vivons, une volée de coups de bâton à la place de la balle meurtrière; ou bien la peine du talion : calomnie pour calomnie, mensonge pour mensonge, etc. Mais ce dernier moyen répugne aux ames bien faites.

(2) Le juste-milieu est assurément une secte; et secrète, je crois; mais je viens de subir une condamnation, et je garde pour moi les raisons sur lesquelles se fonde cette croyance.

ne les protégeant pas, il faut que ces sectes, dans l'intérêt de leur conservation, les remplacent par des lois exceptionnelles, et même par la terreur. Le juste-milieu, il est vrai, est l'être privilégié dans cette règle générale; il a les premières pour lui, et il ne se fait pas faute d'employer les secondes.

Ces courtes explications serviront de réponse aux observations que nous adressent nos amis; quant à celles du même genre, qui nous viennent de la part de ces hommes qu'Edmond appelle *reptiles à calcul*; ce vif et soudain intérêt qu'ils éprouvent pour les Italiens et les carbonari, a lieu de nous surprendre : elles me font même penser que je ne me suis pas trompé en envisageant la question de la manière que je viens de le faire.

Quoi qu'il en soit de cette question, et qu'Edmond ait tort ou raison d'appeler ainsi ces individus, l'auteur déclare qu'il n'a jamais eu l'idée de faire des allusions dans ce drame : il serait bon de se persuader, une fois pour toutes, qu'on ne peut pas échapper à la nécessité, si l'on veut peindre avec vérité, de faire parler chaque personnage avec le langage qui lui est propre; mais on a beau dire; les gens dont la vie n'est que souillures, ont la vue trouble, et n'aperçoivent partout que des agresseurs : c'est une destinée!

COMÉDIE FRANÇAISE.

MONSIEUR,

J'AI lu, avec tout l'empressement que mérite un homme de talent et un étranger, l'ouvrage que vous avez bien voulu me confier.

Je regrette vivement, après cette lecture, de ne point me trouver d'accord avec notre ami commun M........; mais

vous m'avez demandé de vous parler franchement, et je vais le faire.

Le drame *les Carbonari* m'a paru manquer de dévoloppement et d'intérêt; pas une de ces scènes de passion qui font vivre le drame aujourd'hui : des causeries de salon, des conversations, des déguisemens, de la mise en scène, et pas d'action.

Est-il bien nécessaire de faire une conspiration pour tuer un ministre de la police assez complaisant pour se laisser mystifier par une duchesse et une princesse déguisées en hommes, et des jeunes gens déguisés en femmes; et c'est cette scène cependant, qui sert à prouver la trahison du ministre Néfasto, et qui amène pour résultat, au quatrième acte, la résolution de l'assassiner. Ce quatrième acte, connu dans les *Francs Juges*, présente la réunion des carbonari, et aucun incident ne vient donner du mouvement à cette seule scène de l'acte.

Sur qui l'intérêt du drame peut-il être, dans cet ouvrage?

Néfasto est un pauvre homme qui mérite à peine qu'on s'en occupe.

Edmond, sur la simple annonce du mariage de Julie avec un favori du roi, se décide à tout abandonner et à se faire carbonaro, sans doute pour se venger de Néfasto : son dévouement alors n'a rien de bien intéressant; il n'aime pas Julie, puisque sa résolution ne peut être ébranlée un instant même par la présence de sa maîtresse.

L'indécision perpétuelle de Charles, indécision qui permet à Edmond d'assassiner Néfasto, ôte tout l'intérêt qui pourrait exister sur ce personnage.

Les autres rôles sont nuls ou à peu près. Aucun personnage ne réunit donc les qualités dramatiques nécessaires pour intéresser et émouvoir le spectateur, et l'auteur alors a manqué son but.

Telle est, Monsieur, mon opinion; elle peut être contredite, elle peut être fausse même; elle est de bonne foi chez moi. Je ne vois donc aucune chance de succès pour votre ouvrage au Théâtre Français; et je regrette de ne pouvoir

lui donner place au répertoire. C'est un regret véritable ; j'aurais bien voulu vous être utile et agréable.

Recevez, Monsieur, l'expression des sentimens les plus distingués de votre serviteur

J. de LASALLE.

Le 4 septembre 1833.

RÉPONSE.

Monsieur,

C'est dans l'intérêt de ma défense, et non dans l'espoir de vous faire revenir de votre détermination que je prends la liberté de vous écrire : ces jugemens-là, je le sais, on ne les révoque pas ; mais on aime à discuter avec les hommes aimables. Cette discussion sera telle qu'elle doit être entre honnêtes gens, et, le cas échéant de la publication de ma pièce, je vous demande la permission de faire imprimer votre lettre en regard de celle-ci, à côté de mon drame, et à la suite d'une Notice historique à laquelle je travaille. Lisez-moi, Monsieur ; la recommandation de M...... me fait espérer que vous me donnerez cette autre marque d'intérêt.

Je commence avant tout, Monsieur, par vous remercier doublement, ou triplement; de vous être donné la peine d'examiner cette pièce, de m'avoir répondu, de l'avoir fait avec étendue et franchise ; trois faveurs qu'on n'obtient pas toujours des directeurs de spectacle. M. Harel, en me renvoyant mon manuscrit, m'a fait dire par un tiers que les sujets contemporains n'avaient que peu de chances de succès, en citant *Bergami* pour exemple, comme si c'était à la *contemporanéité* du sujet qu'il faut attribuer la chute de ce drame.

J'entre en matière, Monsieur, par une observation bien banale certainement ; mais elle peut trouver son application dans une critique spirituelle et consciencieuse, telle que la vôtre. Cette observation, la voici : il est bien aisé de trouver des défauts, et de très-grands défauts, même dans les ouvrages des maîtres de l'art ; donnez-moi, Monsieur (c'est un argument *à fortiori* que je fais ici), donnez-moi les tragédies de Sophocle et d'Euripide, jusqu'à celles de Racine et de Voltaire, et, si je ne les tourne pas parfaitement en ridicule en les critiquant, je consens à devenir le dernier des hommes. Mais ce sont là des généralités ; examinons votre critique de *les Carbonari*.

D'accord avec vous, Monsieur, je ne vois pas la nécessité d'une conspiration pour tuer un ministre de la police ; mais tout cela est un fait ; il ne m'est point permis de le changer, et vous avez probablement oublié que mon drame est un drame historique. La mystification est aussi un fait arrivé, il est vrai, à un ministre autre que celui de la pièce ; mais vous savez, Monsieur, que, d'après Voltaire, un évènement probable, et même simplement possible, est du ressort de la scène ; à plus forte raison un fait. Ajoutez à cela, Monsieur, que cette mystification sert admirablement, selon moi, au développement de ce drame ; elle en est l'intrigue principale.

Ce troisième acte vous paraît pitoyable, Monsieur ! je n'ai rien à dire à cela ; je vous assure pourtant, quant à moi, que je le trouve assez comique : je l'ai mis exprès là pour faire contraste avec celui qui va suivre ; j'ai voulu, en faisant rire ici le public, détendre son attention, la ménager, la conserver entière pour le quatrième acte. Ce même public décidera, Monsieur, qui de vous ou de moi a tort.

Passons à ce quatrième acte, Monsieur. *Il est connu*, dites-vous, *dans les Francs-Juges, et aucun incident ne vient donner du mouvement à cette seule scène de l'acte.* Quant à la première de ces assertions, je le confesse, Monsieur, je ne connais en aucune manière la pièce que vous citez : il me paraît, par conséquent, difficile, pour ne pas dire impossible (sauf quelques rapprochemens probables

entre deux scènes du même genre), qu'il s'y trouve l'identité dont vous parlez (1). Quant à la seconde, et qu'est-ce donc, Monsieur, que la réception d'Edmond, le fiancé de Julie, l'ami et beau-frère futur de Charles; et cette réunion de trois parens de Néfasto, qui tient le public en suspens, ne sachant pas, jusqu'à la fin, quel est celui que le sort désignera? Tous ces incidens ne viennent-ils pas donner de l'intérêt, et même du mouvement à cette scène? et quant à ce mouvement, est-il bien prouvé qu'il en faille davantage dans cet acte? il faut qu'il soit terrible et solennel : tel je l'ai conçu, tel je l'ai fait.

J'arrive aux personnages, Monsieur, puisque vous ne faites aucune mention du cinquième acte, qui méritait, je pensais, un petit souvenir. *Sur qui l'intérêt de ce drame peut-il être dans cet ouvrage?* demandez-vous. Sur qui, Monsieur? sur Edmond et sur Julie; sur Edmond, qui aime profondément, comme le prouvent ses monologues du deuxième et du cinquième acte; sur Edmond, que la présence de Julie ébranle au point qu'il répond souvent à contre-sens; il dit, en la voyant, *ciel! la voici!* et plus loin (*à part*), *et c'est cet ange que je vais assassiner!* et plus loin enfin (*à part*), *je n'y résiste pas*; (*haut*) *je partirai, Julie.* Il est ébranlé, dis-je, mais comme un homme de sa trempe doit l'être. Vous vous trompez, Monsieur, en disant qu'Edmond tue Néfasto pour se venger de lui. Non, ce n'est pas vrai qu'il abandonne Julie, ni qu'il y renonce, comme vous le pensez, à cause de son

(1) Je me suis enfin procuré et j'ai enfin lu *les Francs Juges*. Comme je m'en étais douté, et comme je l'avais écrit à M. Jouslin de Lasalle, sauf quelques rapprochemens indispensables (rapprochemens même qu'il faut tirer par les cheveux), IL N'EXISTE PAS LA MOINDRE RESSEMBLANCE entre le dernier acte du mélodrame de l'Ambigu-Comique et le quatrième de *les Carbonari*. Quelle pièce, grands dieux! que ce mélodrame! décousue, sans intrigue, sans intérêt, pitoyablement écrite, stupidement invraisemblable, une véritable pièce d'Ambigu-Comique. Tout cela n'a pas empêché quelques-unes des personnes qui ont jeté les yeux sur mon manuscrit, de trouver ce drame parfaitement calqué sur le moule des *Francs Juges*. J'en infère que ces personnes n'on jamais lu ni vu jouer ce mélodrame : mais une sentence est si tôt prononcée! et, avec cela, on a l'air de tout connaître et d'être d'une franchise presque brutale.

aversion pour le favori du roi; ces dernières observations de votre part ne sont point fondées. Edmond explique amplement, dans le monologue du cinquième acte, la répugnance qu'il éprouve pour ce meurtre, et les raisons qui le décident à le commettre (1). Il se fait carbonaro non-seulement sans connaître où peut le conduire cette démarche, mais avec l'espoir, d'après les paroles de Siniscalchi, de surmonter les difficultés qui s'opposent à son mariage avec Julie; il se fait carbonaro pour éclaircir le mystère du parjure de Nefasto, décidé (c'est vrai) à renoncer à la main de sa fille, dans le cas où ce parjure serait prouvé; mais ce sentiment est parfaitement en harmonie avec le caractère héroïque de ce personnage; s'il agissait autrement, il ne serait plus ce que je voulais qu'il fût : il se fait carbonaro, et une fois là, un homme tel que lui ne peut plus reculer. Sur qui l'intérêt, Monsieur? sur Julie, sur cet ange accompli qui, malgré son violent amour pour Edmond, résiste aux sollicitations de sa mère, qui l'engage à fuir; sur Julie, être parfait, qui adore son père, qu'elle défend contre tous, bien qu'elle ait reçu de lui l'ordre barbare de renoncer à son amant, et d'épouser à l'instant l'homme qu'elle abhorre. Le coup fatal qui tue Néfasto pénètre bien plus avant dans le cœur de sa fille que dans le sien; c'est elle effectivement qu'Edmond assassine.

Le caractère de Néfasto, Monsieur, n'est pas, selon moi, aussi pitoyable que vous paraissez le croire; à côté de ses faiblesses, j'ai mis des vertus dans ce personnage; il est bon mari et père excellent; mais, puisque vous voulez qu'il soit un pauvre homme, je vous l'abandonne; tant mieux! dirai-je, l'amour filial de mon héroïne, du personnage sur lequel je veux que l'intérêt se porte, en brillera d'un éclat plus pur : et quant aux indécisions perpétuelles enfin, que vous repro-

(1) J'aurais pu, en outre, faire observer à M. Jouslin de Lasalle qu'Edmond, dans la vente, défend, aussi éloquemment qu'il le peut, Néfasto, afin de le soustraire à la mort. Comment peut-on dire après cela, que le premier se décide à se faire carbonaro pour se venger du second?

chez à Charles, il y a tout à parier, Monsieur, que sur cent individus placés dans la même situation que lui, il s'en trouvera quatre-vingt-dix-neuf qui agiraient absolument comme Charles ; le centième se conduirait comme un crâne ou comme un lâche, et il ne me convenait pas d'employer ni l'un ni l'autre de ces caractères.

Persuadez-vous d'une chose, Monsieur; je n'ai pas voulu peindre des êtres imaginaires; mais des hommes tels qu'ils sont, tels que je les vois, tels que je les observe. Néfasto est un homme comme il y en a, Charles comme il y en a beaucoup, Edmond comme il y en a peu.

Je finis, Monsieur, cette longue série d'observations par celle que j'aurais dû placer la première, selon l'ordre de votre critique Vous la commencez par ces mots : *le drame* les Carbonari *m'a paru manquer de développement et d'intérêt ; pas une de ces scènes de passions, etc.* Pas de scènes de passions! et que sont donc, Mousieur, la scène à la fin du premier acte entre le père et la fille; celle du second, entre Edmond, Julie et Madame Néfasto; et toutes celles enfin qui finissent le cinquième? Un fait, Monsieur, vaut mieux que tous les raisonnemens; il embrassera non-seulement cette critique, mais aussi celle à laquelle j'ai déjà répondu. Comme je vous l'avais fait pressentir le jour que j'eus l'honneur de vous voir, j'ai lu cette pièce chez la princesse de B.... devant une société composée de deux Italiens de mes amis (le célèbre Orioli était de ce nombre) et de quatre littérateurs français, dont je connaissais deux seulement de vue : l'un de ces derniers était M. Peisse, du *National.* Interrogez-le, Monsieur ; il vous dira l'effet qu'a produit ce drame ; ce n'est pas à moi à le constater; et notez, Monsieur, que le manque d'exercice de lire en société, mon accent, l'absence de dents, font de moi un pauvre lecteur. J'avoue, après cela, que le commencement du premier acte manque de mouvement; mais songez donc, Monsieur, que c'est pour un public français que j'ai écrit, public qui, en connaissant parfaitement l'histoire ancienne, ne se soucie pas le moins du monde de celle de ses voisins : il fallait lui bien expliquer

la situation des affaires à Naples au moment où la scène se passe ; il fallait, par conséquent, entrer dans des détails minutieux, fastidieux, si vous voulez : ce même public, dirai-je encore, décidera s'il y a du mouvement, de l'intérêt, du développement dans le reste de la pièce.

Je termine, Monsieur, en disant comme vous : Je puis me tromper ; mon opinion, dictée par l'amour-propre, peut se trouver erronée ; elle est pourtant, je vous l'assure, aussi consciencieuse que la vôtre.

Recevez, Monsieur, l'expression des sentimens distingués de votre dévoué serviteur

Michel PALMIERI de MICCICHÈ.



